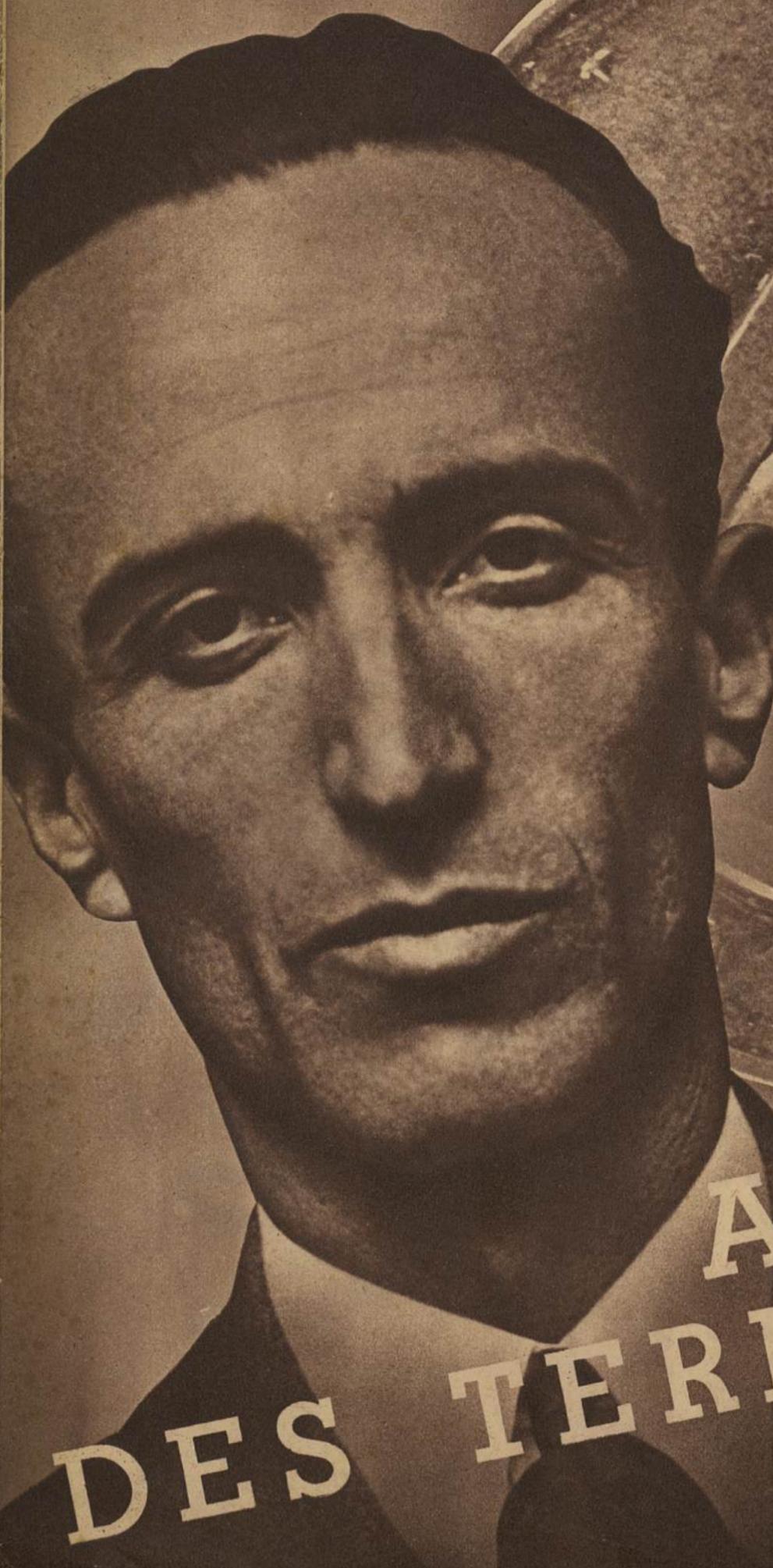


N° 447 - Jeudi 20 Mai 1937 - 1 fr. 50

# DETECTIVE



**DES A L'AFFUT  
TERRORISTES**

SOMMES-NOUS  
A LA VEILLE D'UN  
REDOUTABLE ATTENTAT ?  
Lire, pages 2 et 3, les révélations  
de MARCEL MONTARRON.

# DEKLARACIA

1929  
 Prigodom bratskog posjeta hrvatskog narodnog zastupnika Ante Pavelica i gradskog zastupnika Gustava Perchetza Nacionalnom Komitetu u Zagrebu konstatirano je s obje strane da im nemoguće je podjednako nalaziti da koordiniraju svoju legalnu djelatnost za izvođenje slobode i nacionalnih prava političke zajednice i nacije u buduću upeti svoje napore za postignuće tih ideala obih bratskih naroda.

Sofia 20. IV. 1929.  
 Podpisali: Ante Pavely, Gustav Perchetz  
 Predsjednik: Stanicheff  
 Podpredsjednici: Hisselintcher, N. Iakinor  
 Sekretari: I. Vassilev, V. Doumer, N. Gabrovsky  
 Clanovi: M. Dimitrov, I. Hadjov, B. Autonov, S. Nanev, G. Kondor, Topukov

# ДЕКЛАРАЦИЯ

Презь време на братското посещение, което хърватският и градският представител д-р. Павелич и градският представител на националния комитет в България, направиха на итски организации в България, имаме да се констатира че невъзможния режим на който се подложени хърватско и македонско население еднакво да координират своите действия за извоюване човешки и национални права, политическа свобода и пълна държавна независимост на хърватско и македонско население в този случай двата страни заявяват че въобще не ще напрегнат и обединят усилията си за постигане тъзи идеал на двата братски народа.

Содня 20 априль 1929 г.  
 Подписали: Ante Pavely, Gustav Perchetz  
 Председател: Stanicheff  
 Подпредседатели: Hisselintcher, N. Iakinor  
 Секретари: I. Vassilev, V. Doumer, N. Gabrovsky  
 Членове: M. Dimitrov, I. Hadjov, B. Autonov, S. Nanev, G. Kondor, Topukov

# A L'AFFUT

Le 5 avril, dans la matinée, un voyageur d'apparence svelte et cossue descendait d'un taxi devant un modeste hôtel de la rue des Saints-Pères, dont l'étroite façade s'étire entre la boutique d'un crémier et celle d'une fleuriste.

« Je suis journaliste italien, déclarait-il, je suis exilé pour mes idées antifascistes. J'arrive de Bruxelles. J'ai à faire à Paris où je compte rester quelques jours. Donnez-moi une petite chambre, car je suis seul.

Comme l'homme « présentait » bien, qu'il avait l'élégance et les manières d'un parfait gentleman, que, d'autre part, sa valise en peau de porc s'ornait, comme celles des globe-trotters, des étiquettes bigarrées des hôtels européens les plus réputés, l'hôtelier accueillit l'inconnu avec confiance.

Rien, d'ailleurs, chez l'élégant voyageur, n'aurait pu frapper l'attention de l'observateur le plus méfiant, si ce n'est l'étrangeté de son masque osseux, presque ascétique, et la flamme sombre de son regard.

L'homme, aussitôt, s'enferma dans sa chambre et ne ressortit, le soir, que pour aller prendre son repas. Il continua à mener, les jours suivants, la même existence retirée. Il ne semblait avoir d'autre souci que d'éplucher les nouvelles des nombreux journaux qu'il se faisait apporter chaque matin.

Il parlait peu. Au cours des rares entretiens qu'il accordait, il faisait preuve, en toutes matières, de connaissances étonnantes et de la plus vive intelligence. Il ne cachait pas qu'il avait parcouru tous les pays et qu'il connaissait l'Europe comme sa poche. L'Italie ne paraissait pas être son pays de prédilection, mais — bien qu'antifasciste — il ne pouvait se défendre d'une certaine admiration pour Hitler.

— J'attends de l'argent, j'en aurai bientôt beaucoup. Je suis peiné du retard que j'apporte à vous régler ma note, répétait-il sans cesse à l'hôtelier.

Il ne recevait ni correspondance, ni visites. Il s'enfermait dans sa solitude, avec une farouche obstination. Il demeurait lointain, secret, hermétique. Il se nourrissait d'un peu de miel et d'eau minérale.

Deux inspecteurs de la sûreté nationale vinrent guetter sa sortie, l'autre matin. Il les suivit, docile, et sans trahir le moindre trouble.

On pensa qu'il s'agissait de quelque formalité concernant sa situation d'étranger.

Le lendemain, la presse révélait qu'on venait d'arrêter un chef de terroristes croates, l'un des lieutenants d'Ante Pavelitch, maître de la puissante et

## TRADUCTION

Au cours de la visite fraternelle du député croate docteur Ante Pavelic et du représentant de la ville de Zagreb, Gustave Perchetz, au comité national des organisations des émigrés macédoniens en Bulgarie, il a été constaté des deux côtés que le régime impossible auquel sont soumises la Croatie et la Macédoine leur impose de coordonner leur activité légale pour la conquête de leurs droits nationaux et humains, la liberté politique et leur indépendance.

En conséquence, les deux parties déclarent que, à l'avenir, elles uniront leurs efforts pour réaliser cet idéal des deux peuples frères.

Sofia, le 20 avril 1929.

Docteur Ante Pavelic,  
 Gustave Perchetz.

Comité national macédonien. Président : docteur Stanicheff. Vice-présidents : Hisselintcher, N. Iakinor. Secrétaires : I. Vassilev, V. Doumer, N. Gabrovsky. Membres : M. Dimitrov, I. Hadjov, B. Autonov, S. Nanev, G. Kondor, Topukov.



# DES TERRORISTES

redoutable Oustacha, l'homme surveillé par toutes les polices du monde.

La nouvelle apparut d'autant plus troublante, qu'elle surgissait à la veille des fêtes du Couronnement qui ont attiré à Londres tant de personnalités politiques, et que parmi ces personnalités se trouvait, précisément, l'une des têtes les plus menacées de l'Europe : celle du prince Paul, régent de Yougoslavie, successeur du roi Alexandre, assassiné en octobre 1934 sur notre sol...

Les images de la tragédie de Marseille revinrent en souvenir : la foule joyeuse pressée sur le passage d'un roi... Et soudain, de cette foule à l'accueil expansif, un homme surgit : un homme que nul n'a remarqué jusqu'ici, qui semblait être, comme les autres, un simple spectateur. Mais cet homme a dans sa poche une bombe, deux revolvers et cent cartouches réparties dans dix chargeurs.

Et c'est le drame rapide au déclat imprévisible : l'homme bondit sur le marchepied de la voiture royale... des détonations retentissent : le Croate Kalemén vient de tuer son souverain, Alexandre I<sup>er</sup> de Serbie.

Nul n'a pu arrêter le geste du régicide. Ni les inspecteurs pourtant disséminés sur le parcours, ni la garde à cheval protégeant la voiture officielle. La terreur et la panique ont remplacé la joie populaire. M. Barthou, ministre des Affaires étrangères, a été mortellement atteint au bras. D'autres personnes sont atteintes. La police fait elle-même usage de ses armes. C'est un désordre indescriptible. Et tandis que Kalemén essaye, en se tirant une balle dans la bouche, d'échapper à la fin ignominieuse du chien enragé que l'on abat au coin d'une rue, l'auto royale emporte à toute vitesse vers la préfecture un roi qui a fini de jouer son rôle et qui n'est plus maintenant qu'un cadavre, voué au même destin que tous les cadavres...

Attentats terroristes ; l'épouvante du monde ! Celui de Serajevo, en 1914, mit le feu à l'Europe. Vingt ans après, l'attentat de Marseille, qui devait unir dans un deuil commun la Yougoslavie et la France, fit craindre un instant de redoutables conséquences. Depuis, l'affreuse tragédie espagnole semble avoir absorbé en elle les nuées d'orage qui assombrissaient encore le ciel du vieux continent. L'Espagne est devenue, aux yeux de certains observateurs, comme l'abcès de fixation du potentiel de guerre. Pourtant, partout ailleurs, la paix des hommes demeure précieuse.

Les coups d'Etat, les régimes de force, les dictatures de fer ont semé des ferments de haine qui ne sont pas près de s'éteindre. Les prisons, les camps de concentration, les forteresses d'Etat regorgent partout de prisonniers, et, par le monde, des milliers de proscrits errent, songeant à leur patrie perdue, et vivent dans l'espoir d'abattre les maîtres qui les ont chassés ou opprimés. Cette armée de hors la loi politiques grandit chaque année, et c'est vers la France, terre d'asile, terre légendaire de liberté, qu'ils viennent en foule se réfugier...

De cet esprit de générosité, de cette fidélité à ses traditions fraternelles, la France n'a pas toujours été récompensée. Trop souvent, profitant de l'accueil qui leur était offert, des étrangers ont, au mépris des lois de l'hospitalité, assouvi leurs vengeances et versé le sang de leurs adversaires sur notre sol.

On nous a reproché d'avoir des frontières et des

(A gauche) Masuric, le mystérieux croate arrêté à Paris. Ci-dessous : le journaliste Eftimoo (assassiné à Sofia) et le Dr Stanicheff, deux signataires du Pacte de Sofia.



Le Dr Ante Pavéltch, incarcéré à Turin, après l'attentat de Marseille, et dont l'Italie refusa l'extradition.

ports trop facilement ouverts aux indésirables. On a donné l'exemple de certains pays où l'entrée et la sortie des étrangers sont l'objet d'un contrôle impitoyable. On a montré l'insuffisance de nos services de surveillance, par rapport au nombre d'étrangers résidant en France. Sait-on, par exemple, qu'un voyageur muni d'un passeport en règle — à condition qu'il ne soit pas frappé par un arrêté d'expulsion — peut échapper pendant trois mois à tout contrôle ? On a promis d'être plus vigilant, de se montrer plus sévère. Mais rien, vraiment, n'avait été tenté jusqu'au jour où l'attentat de Marseille secoua la routine administrative, comme une bombe !

Hé, quoi ! alors que des souverains, alors que des chefs d'Etat pouvaient impunément débarquer dans d'autres pays, participer aux cortèges officiels organisés en leur honneur, sans exposer leur vie, était-il vrai qu'en France, qu'exceptionnellement en France, le service d'ordre était impuissant à assurer leur protection, ou en tout cas incapable de dépister les complots ourdis à leur approche ?

N'était-il pas possible, à l'occasion du passage d'un homme politique ou d'un souverain notoirement menacé, de s'assurer des éléments troubles et dangereux, de les réduire à l'impuissance, de surveiller les foyers de terrorisme ?

La Sûreté nationale s'est préoccupée de résoudre cet angoissant problème.

Avant l'attentat de Marseille, il n'existait en France aucun service de police chargé de la surveillance des milieux terroristes.

On assurait la protection des hommes d'Etat étrangers avec des moyens purement empiriques. On échelonnait sur leur itinéraire un service d'ordre plus ou moins important. A Marseille, sur six kilomètres de parcours, il n'y avait que douze cents agents pour maintenir la foule. Il n'y avait même pas, autour de

la voiture royale, une escorte d'agents cyclistes. Mais le service d'ordre eût-il été cent fois plus rigoureux, qui aurait pu arrêter le geste d'un homme porteur de bombes, d'une mitrailleuse et de deux revolvers, d'un homme qui avait fait le sacrifice de sa vie, le jour où il avait juré d'obéir à l'ordre de ses chefs ? D'un homme décidé à tuer et à mourir...

Il sera toujours impossible de prévenir le geste d'un forcené, d'un fou fanatique, comme Gorguloff, l'assassin du président Doumer. Mais il est, par contre, sans doute possible de tenter de dépister la présence des agents provocateurs ou des hommes de main soumis aux mots d'ordre des organisations secrètes, et qui préparent, dans l'ombre, leurs mauvais coups.

C'est à cette tâche que s'est attelée, depuis deux ans, la Sûreté nationale. Et l'on peut dire aujourd'hui que l'œuvre à laquelle s'est attaché M. le contrôleur Mondanel, avec la collaboration des commissaires Belin et Chenevier, est une œuvre considérable. Car cette œuvre de documentation, de coordination, de liaison avec toutes les polices internationales, permet à nos services de recherches d'être désormais parmi les mieux armés du monde pour surveiller et contrôler les allées et venues des hors la loi politiques signalés comme suspects ou dangereux.

Le réseau qu'englobe cette section de surveillance est vaste comme le monde, mais c'est naturellement en France qu'il a ses mailles les plus serrées. Les révolutionnaires terroristes connus de chaque pays, de chaque organisation secrète, sont fichés, classés, signalés. On s'efforce de suivre leurs mystérieux déplacements, de découvrir leurs émissaires, de repérer leurs lieux de réunion. Que le représentant d'une puissance étrangère, qu'un prince ou qu'un ministre vienne en France, la Sûreté reçoit immédiatement de la police intéressée la liste des individus pouvant résider en France et repérés pour leur activité politique illégale. C'est à nos services de les rechercher, de s'assurer de leur présence et de les mettre, le cas échéant, hors d'état de nuire...

La présence à Paris du Croate Masuric, affilié à la redoutable Oustacha, laissait-elle prévoir qu'un nouvel attentat se préparait, à l'occasion du voyage à Londres, et bientôt à Paris, du prince régent de Yougoslavie ? Et son arrestation a-t-elle mis en échec le complot qui, peut-être, se préparait dans l'intimité d'une petite chambre d'un paisible hôtel du quartier Saint-Germain ? Ou bien, est-ce par hasard que la présence du mystérieux Croate a coïncidé avec le déplacement du prince Paul ? C'est le secret de demain.

Ce que l'on peut affirmer, c'est que, parmi toutes les organisations secrètes répandues dans le monde, l'Oustacha est l'une des plus puissantes, et que son activité, malgré une apparence de trêve ou de soumission, n'a pas cessé.

On connaît ses origines. La Croatie formait dans l'empire austro-hongrois une unité nationale. Elle avait son drapeau et son gouvernement. Le roi de Hongrie était en même temps roi de Croatie. Quand une question intéressant la Croatie se discutait au Parlement de Budapest, le drapeau croate était hissé avec le drapeau royal hongrois.

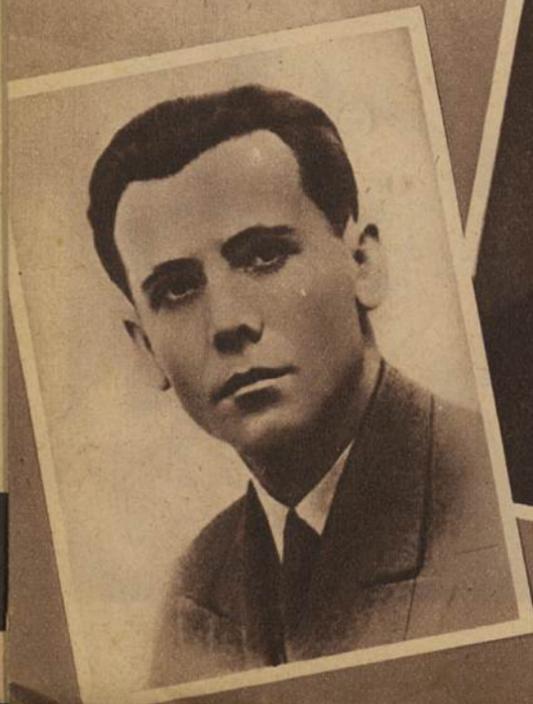
Le 1<sup>er</sup> décembre 1918, Alexandre, alors prince régent, étend les droits souverains du roi de Serbie sur la Croatie.

Certains se félicitent de ce rapprochement avec les Slaves du sud, les Yougoslaves. D'autres entrevoient les pires dangers. La mesure n'est pas populaire dans le peuple croate. Les Croates sont des catholiques. Les Serbes des orthodoxes. Quatre jours après l'annexion de la Croatie, les soldats croates de la capitale débaptisée (Zagreb au lieu d'Agran), à qui des officiers serbes ordonnent de prêter serment au vieux roi Pierre I<sup>er</sup>, refusent et se livrent à une manifestation en armes dans les rues de la ville.

Cette manifestation est le début du mouvement oustacha.

Ce mouvement reste inorganisé pendant plusieurs années. Le mécontentement grandit dans le pays. Deux soulèvements marquent les années qui suivent,

La fameuse ferme de Pouszta, où l'on entraînait au manèment des armes les nombreux partisans de l'Oustacha.





**La paix du monde est-elle à la merci d'un gros attentat? Les circonstances de la tragédie de Marseille demeurent mystérieuses. Qui facilita la fuite des conjurés?**

**M<sup>e</sup> Desbons déclare qu'il n'eut pas la liberté d'établir la vérité...**

lièrement avec sa mère, fille d'un officier supérieur. Chaque mois, sa conduite étant satisfaisante, il reçoit trente francs, avec lesquels il peut s'offrir un peu de cantine. Il se passionne pour les œuvres d'Alexandre Dumas.

Pour la Noël, il écrivait à sa mère :

« Je tremble pour ta santé. Maintenant, où il fait si mauvais temps, tu peux, je pense, te dispenser de faire des déplacements. Comme je ne voudrais pas que tu prennes mal ! C'est bientôt la Noël. Toutes mes pensées, tous mes vœux vont vers vous tous, mes parents et mes amis. Ils vont, en particulier, vers ceux qui s'occupent de toi. Merci à l'ami inconnu qui t'a



l'un en 1920, à Varazdin, l'autre en 1923, dans le Zagorje, à propos d'une confiscation de bétail.

Alors, le 6 janvier 1929, le roi Alexandre proclame sa dictature. Dictature personnelle et militaire. Il n'y a plus de partis politiques. Toutes les organisations sont dissoutes. Les délits d'opinion entraînent la peine de mort. La répression est brutale.

Le lendemain de la proclamation de la dictature d'Alexandre, le 7 janvier 1929, l'Oustacha est créée.

Oustacha signifie soulèvement.

C'est un parti politique d'opposition dont les membres, traqués en Yougoslavie, se sont réfugiés de l'autre côté de la frontière, en Hongrie, mais qui a un statut légal, une constitution écrite. Il poursuit la libération de la Croatie, par un soulèvement armé, « afin qu'elle devienne, sur tout son territoire national et historique, un Etat libre et indépendant ».

A l'autre bout du royaume, les Macédoniens formulent des revendications analogues à celles des Croates.

Ils connaissent, eux aussi, un régime d'oppression administrative très dur. Mais une partie d'entre eux est libre, celle qui vit dans la portion de la Macédoine laissée à la Bulgarie après la guerre.

Au nom de l'Oustacha, son fondateur, un avocat à la cour d'appel de Zagreb, le docteur Ante Pavelitch, va conclure un pacte avec le comité national macédonien. Ce pacte ne prévoit encore que l'action légale. Mais les passions s'exacerbent. Tandis qu'Ante Pavelitch est, à Belgrade, condamné à mort par contumace, plusieurs signataires du pacte de Sofia vont connaître peu à peu des sorts tragiques. Les attentats succèdent aux attentats. Eftimoo, rédacteur en chef du journal que les Macédoniens entretiennent à Genève, est tué, en plein midi, au centre de Sofia. Le président du comité national, le professeur Dimitri Michailoff, est assassiné dans la soirée du 30 mai 1932. Du côté croate, la liste des victimes s'allonge également.

A Seraing (en Belgique), les délégués des révolutionnaires croates condamnent solennellement le roi Alexandre à mort. L'Oustacha a accepté d'assurer l'exécution de la sentence.

Comment l'attentat a-t-il été préparé ? Qui a spécialement donné des directives et des ordres ? Combien d'« oustachis » sont venus en France, à cette

époque, en « mission » ? Combien y en avait-il à Marseille ? A Aix ? A Paris ? Dans certaines villes situées sur le trajet de Marseille à Paris ? D'où provenaient les redoutables grenades trouvées sur le meurtrier ? Qui a facilité la fuite des conjurés ? Combien de temps certains d'entre eux ont-ils pu séjourner sur la Côte d'Azur après l'attentat ? Comment celui-ci a-t-il été possible ?

Voilà autant de questions qui n'ont jamais reçu de réponses !

Qu'il suffise de rappeler les troublantes paroles maintes fois répétées par M<sup>e</sup> Georges Desbons, l'ardent et courageux défenseur des régicides :

— L'énorme dossier accumulé à Marseille ne contient que 10 % de la vérité. Les 90 % qui restent sont au fond du puits, et j'ai été expulsé, puis radié, parce qu'il fallait m'empêcher d'établir complètement, selon les règles de la science historique, toute la vérité sur l'attentat de Marseille.

L'importance de la tragédie d'octobre 1934 débordait, en effet, les cadres d'un simple fait divers. A la stupeur causée dans le monde par l'attentat a succédé un calme étrange. Le mouvement révolutionnaire balkanique semble maté. Aidée de forts contingents de troupes, la police bulgare a saisi la plus grande partie des armements macédoniens. On n'entend plus parler d'attentats de l'Oustacha depuis le jour où révolutionnaires macédoniens et croates ont donné à leur alliance le baptême du sang, à Marseille. Car Kelemen, qui tua le roi Alexandre, était un Macédonien.

Mais, sous ce calme apparent, les mêmes foyers d'incendie subsistent. Et la paix du monde demeure à la merci d'un gros attentat.

Cet attentat sera-t-il l'œuvre de fanatiques ou de provocateurs ? Voilà l'angoissant problème de demain. Les polices veillent. Elles connaissent les milieux terroristes d'où pourrait surgir le geste fatal. Mais, si averties qu'elles soient, pourront-elles, cette fois, le prévenir ?

Cependant, dans leur prison, à Fontevrault, les trois oustachis, Kralj, Pospisil et Raïtch, condamnés aux travaux forcés à perpétuité, se sont pliés à la dure discipline pénitentiaire.

Pospisil, le plus instruit des trois, correspond régu-

réconfortée alors que tu te faisais tant de souci sur mon sort. Je t'en prie, écris de ta main, dans notre chère langue croate, quelques mots à mon cher avocat, M<sup>e</sup> Georges Desbons.

« Tu sais, maintenant, je parle français. Je le parle sans interprète. Je le lis tout à fait couramment.

« Si c'est possible, envoie-moi les trente francs que j'ai la permission de recevoir. Mais si tu en as besoin, alors ne m'envoie rien, parce que ici, vois-tu, dans cette maison, l'argent n'est pas absolument indispensable.

« Je t'embrasse mille fois.

« Ton fils très reconnaissant de ton amour, »

Il répète sans cesse :

— Je suis un catholique et un patriote, et non pas un malfaiteur.

Car ils sont tous ainsi, ces hommes qui ont fait le sacrifice de leur vie pour leur cause. Toutes les prisons du monde sont pleines de ces hommes au regard flamboyant qui n'ont de leur vie convoité les biens d'autrui, qui ont des manières douces et des cœurs ingénus, mais qui ne peuvent s'évader du cercle infernal où les a jetés leurs rêves de révoltés.

Qu'on les relâche, ils ne quitteront leurs cachots que pour se précipiter dans les officines où l'on fabrique les bombes, dans les camps où l'on apprend à tirer sur des cibles peintes à la ressemblance des dictateurs, et où, dans la fumée des comités secrets, on prépare les machines infernales, qui doivent un jour ébranler le monde...

Marcel MONTARRON.

**Dans leur prison, à Fontevrault, les trois Oustachis, Kralj, Pospisil, Raïtch, condamnés aux travaux forcés à perpétuité, n'ont pas perdu l'espoir de revoir la Croatie. Pour se distraire : les cartes !**



# L'ÉTRANGE CADAVRE



22 H. 10

Quittant le café Buffalo, M. Dandé s'embarqua dans un taxi, sans paraître inquiet ni soucieux du sort qui l'attendait



20 H. 30

M. Dandé avait quitté son domicile pour se rendre place Denfert, sitôt après avoir diné.



21 H.

L'expert-comptable avait pris rendez-vous au café Buffalo avec M. Robidet un ami de vingt ans.

examiné et fouillé par le commissaire de police de Pantin, M. Coustard de Nerbonne. Il crut tout d'abord, lui aussi, que le suicide ou l'accident étaient les deux seules versions plausibles, du fait que ni l'argent, ni la montre et le canif en or de la victime n'avaient été volés. Le portefeuille contenait cent cinquante francs. Une poche était pleine de monnaie. En outre, les vêtements du mort, sa gabardine beige, son élégant costume bleu marine à rayures blanches, étaient soigneusement boutonnés. Ces constatations semblaient donc témoigner que la mort ne relevait pas d'un crime.

Mais dès qu'il eut identifié la victime, grâce aux pièces officielles trouvées sur celle-ci, le magistrat se prit à douter de sa première conviction.

Cet homme, annonça-t-il à son secrétaire, est un expert-comptable parisien, M. Louis Dandé, demeurant 161, boulevard Voltaire. Je commence à m'étonner qu'il fût venu cette nuit jusqu'à proximité du pont de Bondy, soit pour se promener, soit pour se suicider. Voyez, d'ailleurs : sa montre est arrêtée à vingt-trois heures, moment où il a dû tomber à l'eau. Qu'un expert-comptable déjà âgé fût venu si loin pour effectuer sa dernière promenade à une heure aussi tardive, ça paraît vraiment singulier...

Dès lors, au lieu de délivrer le permis d'inhumer, le scrupuleux commissaire de Pantin avisa de sa perplexité la brigade spéciale de la police judiciaire. L'inspecteur Schmidt fut chargé d'approfondir l'enquête, tandis que le cadavre était envoyé à l'institut médico-légal où le docteur Paul devait s'apercevoir à l'autopsie que la mort « par immersion » de M. Dandé avait été précédée de coups violents à la face, à la nuque et sur diverses parties du corps.

Donc, c'était maintenant l'hypothèse du crime qui devenait la plus vraisemblable. Était-ce pour les familiers de l'expert-comptable, en particulier pour sa femme, son fils et ses deux amis les plus intimes (MM. Robidet et Bellavoine) un fait plus facile à comprendre que le suicide ou l'accident ? Non, certes ! Ni les uns ni les autres ne parvenaient à trouver la moindre explication à la mort tragique et singulière de M. Dandé.

C'était, disaient sa femme et son fils, l'homme qui paraissait le moins prédestiné à mourir dans des conditions aussi péniblement étranges. D'une situation florissante et d'un naturel optimiste, il était bien loin de se montrer désespéré. Depuis quelques jours, il souffrait de violentes migraines mais sans pour cela s'affliger de ses malaises jusqu'à vouloir les abrégier par le suicide. D'autre part, il était trop fidèle à ses habitudes régulières pour aller au devant d'un accident, en s'aventurant en pleine nuit au bord d'un canal de banlieue. En bref, le crime nous apparaît donc comme certain.

Mais qui soupçonner ? Quelle hypothèse concevoir ? On ne connaissait aucun ennemi au disparu ; on affirmait qu'il n'avait aucune liaison sentimentale qui eût pu lui valoir quelque mortelle jalousie.

J'atteste, ajoutait Mme Dandé, que mon mari n'avait point d'acointances louches, nouées au hasard de ses sorties

nocturnes, car il ne nous quittait que fort exceptionnellement après-dîner ; et s'il lui arrivait de loin en loin de passer une courte soirée au dehors, c'était toujours en compagnie de quelque ami sûr.

A tout examiner, nul mystère n'était donc plus obscur que celui du canal de l'Ourcq.

M. Robidet, chef de bureau de l'Assistance publique, qui avait paisiblement passé la soirée en compagnie de son vieil ami ne put guère davantage éclairer les enquêteurs. Il leur relata que, parti à vingt heures trente de son domicile, M. Dandé l'avait rejoint à vingt et une heures au café « Buffalo », place Denfert-Rochereau. Ils avaient pris là rendez-vous pour que le fonctionnaire de l'Assistance indiquât un médecin à l'expert-comptable affligé de névralgies. Puis, à vingt-deux heures dix, déclarant qu'il rentrait chez soi, celui-ci s'était embarqué dans un spacieux taxi jaune stationnant sous les arbres de la place Denfert, laissant son compagnon à mille lieues de se douter que ce départ marquait le moment d'une énigmatique aventure, bientôt suivie d'un lugubre drame.

A en croire sa montre, arrêtée à vingt-trois heures, l'expert-comptable n'avait eu que tout juste le temps d'être transporté jusqu'aux lointains confins de Bondy où l'on devait, le lendemain matin, retrouver son cadavre. Le fait était encore plus troublant que toutes les étranges constatations relevées jusqu'ici. Il témoignait que M. Dandé ne s'était point arrêté en cours de route, ni pour changer de taxi afin de dépister toute éventuelle recherche, ni pour rencontrer sur son chemin le criminel qui l'eût transporté jusqu'au canal de l'Ourcq après l'avoir assommé. Il se révélait donc comme une certitude que le taxi s'était arrêté au lieu même du meurtre. Était-ce contre le gré du voyageur que ce véhicule était venu si loin ? Était-ce, au contraire pour le débarquer à un rendez-vous établi d'avance ? Il eût fallu, pour qu'on le sût, retrouver le conducteur « nocturne » qui avait effectué la course. Mais malgré les recherches, malgré l'appel transmis par les journaux, celui-ci s'abstint d'apporter à la police son témoignage capital.

Cette étrange attitude signifie-t-elle que le chauffeur du taxi jaune eut quelque intérêt à se soustraire à un interrogatoire trop précis ? On ne serait pas éloigné de le croire si, d'autre part, le petit carnet de poche où l'expert-comptable inscrivait ses notes personnelles ne possédait une autre énigme.

Alors que ni sa famille ni ses amis n'avaient connaissance qu'il eût jamais eu affaire à Bondy, on a retrouvé, en effet, dans le calepin de M. Dandé, le nom de cette localité. Il est inscrit au crayon et voisinaît avec une écriture partiellement effacée à la gomme, qui semble constituer le mot : pont.

Curieux que cette inscription indique l'endroit à proximité duquel fut retrouvé le cadavre !

A cette constatation, on incline à croire qu'en dépit de ses apparences strictement vertueuses le malheureux comptable n'était pas sans avoir quelque accointance clandestine qui lui avait donné le rendez-vous nocturne au cours duquel il devait être assommé et noyé par un jaloux qu'il ignorait.

Il en est combien de ces hommes honorables qui, par leur double vie, partagée entre la dignité conformiste et les secrètes « imprudences », se sont voués à une mort tragique.

Ce sont là de fréquents mystères dont on sait que presque jamais nul ne décèle le secret...

Noël PRICOT.

Le Commissaire de Pantin, M. de Nerbonne, procéda aux constatations sur les bords du canal de l'Ourcq, lieu de la macabre découverte.

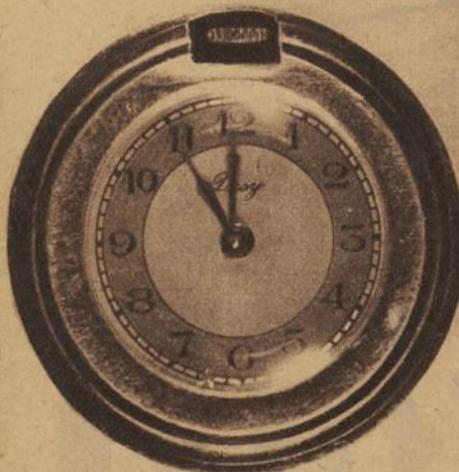
UN essaim de badauds banlieusards était agglutiné, l'autre matin, sur les bords du canal de l'Ourcq, dans le triste décor d'un terrain vague bordé de masures, aux confins de Bobigny et de Bondy.

Point n'était besoin de se demander quel spectacle attirait cet attroupement sous les peupliers du chemin de halage. De loin, on entendait les gosses annoncer aux commères accourant sur leurs pas que deux chômeurs en promenade venaient de découvrir un noyé.

Ce qui impressionnait surtout la maraîche, c'était qu'une grenouille méditât, juchée sur une épaule du cadavre. Mais les témoins plus observateurs remarquaient dans l'attitude de celui-ci de bien plus curieuses singularités.

En effet, le corpulent noyé ne flottait point de tout son long, roidi comme d'ordinaire par les dernières convulsions. Les membres pendaient perpendiculairement au tronc ; le visage ne baignait qu'à demi dans l'eau ; le feutre gris et les lunettes d'écale n'avaient point bougé. Ce dernier détail, en particulier, attestait que la mort avait saisi le pauvre homme sans qu'il eût pu ou voulu se débattre. De plus, il avait chû tout contre le mur du quai, où la profondeur du canal est à peine d'un mètre. Étrange cadavre, étrange drame...

Cependant, le lourd noyé, difficilement hissé sur le chemin de halage, était



23 H.

La montre du malheureux expert-comptable s'était arrêtée à 23 heures, moment probable de sa chute dans l'eau

La chapelle Saint-Jean, le seul vestige de l'ancien Marthille. M. Keller, maire de la localité, propriétaire du terrain fouillé.

## LE TRÉSOR INTROUVABLE

plan de campagne avec tout son entraînement et sa discrétion d'homme d'affaires.

— Chut ! dit-il. Pas un mot de notre secret ! Pas une semaine de temps à perdre ! Achetons des pelles et des pioches et allons fouiller le bois de Marthille.

— Ça vaut le « coup » de se donner de la peine, appuya le mécanicien ! Les 250 millions du comte de Savary nous feront un « gentil » compte en banque ; d'autant qu'ils doivent représenter à l'heure actuelle « quelque chose » comme deux milliards.

Dès lors il n'y eut plus de repos dominical pour les trois jeunes gens messins. Ils avaient obtenu de M. Keller, maire de Marthille et propriétaire d'une parcelle du bois des Seigneurs, de creuser l'humus et le sous-sol à l'endroit indiqué par le plan. Et pendant des semaines, pendant des mois, malgré la pluie ou malgré la chaleur, ils piochèrent, déblayèrent, enlevèrent des pelletées et des pelletées de terre pour retrouver le fabuleux trésor.

Tant de labeur, tant d'efforts ne servaient pourtant de rien. Vint un jour où les héritiers improvisés de l'énigmatique comte de Savary virent, en fait de lingots et de bijoux, apparaître le fond de leur bas de laine, les économies ayant été dilapidées dans les frais de matériel et de main-d'œuvre. Certes l'espoir tenace leur tenait lieu de richesse ; cependant que les exhortations du radiesthésiste Quengalé, un cafetier de Pagny, ne laissaient pas de soutenir leur courage. Mais que faire sans les espèces « sonnantes et trébuchantes » nécessaires aux frais de l'entreprise ? Il fallut renoncer à celle-ci ; ou du moins l'abandonner jusqu'à ce qu'on puisse trouver des commanditaires.

Le nez d'un notaire de Pont-à-Mousson flaira, deux ans plus tard, l'opportunité de tirer profit de la précieuse aubaine. Le tabellion convoqua sur les lieux un grand concours de radiesthésistes, en même temps qu'un certain nombre de Mussipontains capables d'apporter leur participation pécuniaire à la constitution d'une société.

— Je les sens ! Je les vois ! Ils sont là ! disaient tour à tour les chevaliers du pendule en confirmant la présence des coffres enfouis dans les profondeurs du sous-sol.

Et les commanditaires de verser d'enthousiasme leur bel argent, dans l'espoir de faire un fructueux placement ! Le notaire de Pont-à-Mousson, pris d'ailleurs lui-même au mirage qu'il avait fait miroiter aux yeux de ses concitoyens, engage pour sa part près de 100.000 francs dans cette affaire d'or...

Mais ce confiant notaire rendit l'âme avant que le bois de Marthille n'eût livré son secret.

Un autre mussipontain reprit, huit ans plus tard, les fouilles abandonnées au lendemain de la mort de son concitoyen. Ce nouvel animateur, M. Romier, s'assura le concours financier de M. Véron, cafetier, de l'entrepreneur Sauzey et d'un grand nombre d'autres associés, parmi lesquels un comte russe, M. de Romsky, qui apporta à lui seul, grâce à ses opulentes rela-

tions, quelque 250.000 francs à la nouvelle société.

Bien entendu, les sourciers et radiesthésistes ne manquèrent pas de placer leur mot dans la conduite de l'entreprise. En plus de quoi on fit appel à une entreprise alsacienne pourvue d'un matériel puissamment outillé.

Et de rire, pendant ce temps-là, chez les paysans de Marthille ! Les facétieux allaient même jusqu'à couvrir de graffiti ironiques la palissade qui entourait le terrain où s'effectuaient les fiévreuses recherches. M. Berniez radiesthésiste parisien, découvrit d'ailleurs (affirme-t-on) les noms des insolents incrédules, en approchant son pendule de leurs inscriptions anonymes.

Mais de rire encore plus, à Marthille, quand les pseudo-bénéficiaires du trésor n'eurent plus, pour rémunérer la main-d'œuvre, que des chemises neuves à lui offrir !

On comprend que, le 19 juin 1936, un télégramme venu de la direction de la compagnie industrielle à laquelle avaient été confiées les fouilles rappela les ouvriers et fit réintégrer le matériel.

M. Romier ne se tint pourtant pas pour vaincu ! Non pas qu'il se chargeât de constituer un troisième consortium ; mais après avoir réfléchi, il souffla à l'oreille d'un huissier mussipontain, M. Muller, le conseil de se faire attribuer la direction de la nouvelle société.

— Halte-là ! s'insurgea alors M. Keller. Il y a déjà deux puits d'une profondeur « formidable », dans mon terrain. L'un a vingt-quatre mètres ; l'autre quarante-huit. Ça suffit comme ça ! S'il y a jamais eu des lingots d'or

dans ce bois : qu'on les y laisse ! Mais je ne veux plus que l'on continue à tout bouleverser dans mon domaine...

Allait-il falloir renoncer à poursuivre le chimérique espoir ? Que non pas !

— Bon ! Bon ! décidèrent-ils, le père Keller ne veut plus qu'on pratique les fouilles dans la partie du bois des Seigneurs qui lui appartient. Qu'à cela ne tienne ! Notre ami Joseph Grosse, le brave « bistrot » de Pont-à-Mousson, possède tout justement un lopin de ce bois, qui jouxte celui de M. Keller. Nous allons lui demander un bail pour pouvoir creuser une galerie souterraine qui nous permettra de fouiller le sous-sol dont la surface nous est interdite.

Il fut fait comme on avait dit. Et voilà de nouveau, malgré M. Keller, les chercheurs de milliards à la besogne !

Finiront-ils par découvrir les fameux coffres promis par M. Mazoulier et les radiesthésistes accourus en foule ? Ce n'est pas du tout l'avis des archéologues (entre autres de l'éminent M. Maugean, ancien professeur à Metz) Les laborieuses investigations d'archivistes et de savants n'ont apporté nul témoignage quant à l'existence d'un château détruit sur l'emplacement du bois des Seigneurs. Ils n'ont pas retrouvé non plus la moindre trace du nom de Savary dans les ouvrages les plus sérieux concernant l'histoire de la région. Dès lors, on ne saurait tenir l'étrange affaire du mystérieux testament que pour une mystification, sans doute posthume, à laquelle le petit mécano messin fut le premier à se laisser prendre.

Georges LABREVOIT.

NANCY  
(De notre correspondant particulier.)

**S** le titre de cette histoire annonce une fin décevante, ce n'est pourtant pas que la foi ait manqué, depuis douze ans, à ses opiniâtres héros ! M. Mazoulier en particulier, jeune « mécano » messin, n'aura ménagé ni sa peine ni ses modestes économies pour mettre en branle cette étrange « affaire ».

Retenue par la pluie dans sa chambre, un dimanche de 1925, le petit mécano s'ennuyait. Il se prit à fouiller dans la bibliothèque de papa, pour y trouver un livre distrayant. Au hasard de ses recherches, un vieux missel lui tomba sous la main et retint son attention par le mauvais état de la couverture. Elle laissait voir, par les déchirures du tissu noir, un papier jauni qui ressemblait fort à du parchemin. Au toucher, on sentait que cette épaisseur décelait un pli mystérieusement dissimulé. M. Mazoulier n'hésita point ! D'un coup de ciseaux la couverture s'ouvrit laissant passer une singulière trouvaille : un document couvert d'une écriture pâle et accompagné d'un plan schématique. Le tout constituait un testament dont il fut difficile de lire la date (1622 ou 1822) mais qui n'en révélait pas moins la présence d'un trésor enfoui dans le bois des Seigneurs, près du petit village lorrain de Marthille, sur l'emplacement d'un hypothétique château désigné par le signataire, Louis-François, comte de Savary.

Le jeune mécanicien savait assez d'histoire pour ne pas ignorer que les invasions ont maintes fois inspiré aux Lorrains le souci d'enfouir en lieu sûr leur or et leurs bijoux, notamment pendant les ravages de la guerre de Trente ans et des guerres de la période révolutionnaire et de l'Empire. Qu'il fût de 1622 ou de 1822, le providentiel testament correspondait donc très approximativement à l'une des époques troublées où maints trésors avaient été ensevelis, dans les Marches de l'Est. Aussi, bien qu'il tint sa romanesque découverte pour un miraculeux hasard, M. Mazoulier n'eut point de peine à faire partager sa confiance à deux camarades enthousiastes, M. Pierron et M. Martin. Celui-ci, commissionnaire en toiles, régla le

PARLEZ-NOUS DU BYRRH...



L'analyse nous dit : Quinquina, [bonne dose] ; Pas d'alcool, rien que du vin vieux ; Aussi, excusez-moi si j'ose Boire l'échantillon de BYRRH [devant vos yeux] !

le chimiste

**BYRRH**  
NATUREL - SAIN - PARFAIT TONIQUE

CADEAU Pour le recevoir gratuitement et franco, le réclamer aux Etablis. Byrrh, Bureau DB, à Thuir (P.-Or.) C'est un luxueux album en couleurs.

# Confidences

## RUBRIQUE GRATUITE OUVERTE A NOS LECTEURS

Jean F., à Nîmes. — Je n'ai jamais eu la parole facile, mais maintenant voilà que je me mets à bégayer. Cela m'a pris à la suite d'une peur, un jour où j'ai évité de justesse une collision de ma voiture avec une autre. De plus, j'ai, parfois, des tremblements. Que faut-il faire ?

Il faut entreprendre, bien tranquillement :  
1° la rééducation de votre système nerveux, éprouvé par le choc émotionnel dont vous parlez et dont l'érection actuelle se trahit par des tremblements ; 2° la rééducation de votre articulation vocale. Ce n'est ni pénible, ni difficile. Il suffit de mettre en pratique certaines règles et de consacrer chaque jour quelques instants à des exercices spéciaux :

a) Abstenez-vous le plus possible de tout ce qui contribue à créer de la tension nerveuse : boissons alcooliques ou fermentées, café, thé, surcharges alimentaires, lectures, spectacles à sensations, compagnie de personnes agitées.

b) Réglez vos occupations et loisirs de manière à ne jamais être contraint de vous hâter.

c) Procurez-vous un ouvrage élémentaire de « diction » et exercez-vous à pratiquer les exercices de prononciation que vous y trouverez.

d) Surveillez-vous, au cours des conversations quotidiennes, en vue de parler posément, lentement, en appuyant sur les consonnes.

Non seulement vous ne bégayeriez plus, mais vous aurez une élocution plus aisée qu'auparavant.

Louis H., à Paris. — Il existe en pharmacie de fort coûteuses préparations, qui, au dire de leurs fabricants, rajeunissent — en particulier, sexuellement. Avant de dépenser plusieurs centaines de francs, je voudrais tout de même savoir sur quel je peux compter ?

Le principe de ces préparations est indubitablement scientifique. Elles associent, diversément, les extraits des principales glandes à sécrétion interne, notamment de celles où s'élaborent les sources de l'instinct génésique. Vous savez, sans doute, que l'innovateur de cette thérapeutique, fut l'illustre Brown-Sequard qui, à un âge avancé, obtint sur lui-même certaines reviviscences, en s'injectant des extraits glandulaires. Quant aux prix des produits, vous les concevrez d'une manière plus accueillante si vous étiez documenté sur les diverses phases de leur composition qui exige des matières physiologiques sélectionnées, un outillage onéreux, des travaux de laboratoire fort complexes et une main-d'œuvre spécialisée. Il reste évident que leur efficacité varie selon l'âge, l'état général et le *modus vivendi* de chacun. C'est pourquoi une cure de ce genre devrait toujours être dirigée par un médecin, dont les prescriptions hygiéniques favoriseraient et hâteraient considérablement les modifications attendues.

Une sceptique. — Comment les parfums planétaires peuvent-ils être efficaces ?

Tout ce qui impressionne l'olfaction influe sur les dispositions psychologiques. Lors même que l'astrologie serait une simple illusion, l'influence des parfums resterait une réalité physico-chimique. L'inhalation de certains effluves a un effet érotisant. D'autres substances prédisposent à l'irritation, à la colère. D'autres encore, à la réverie passive. Si nous appelons vénusiennes les essences du premier genre, martiales les secondes, lunaires les troisièmes, cela n'enlève, ni n'ajoute, rien à leur action. Or les conceptions astrologiques interviennent, c'est dans le fait de recueillir et de préparer les parfums de Vénus, de Mars ou de la Lune, à des moments où ces corps sidéraux soient situés dans le ciel à une place réputée favorable à la diffusion de leur rayonnement.

Mlle Denise M., à Pau. — Bien que jeune (18 ans), et en parfaite santé, je suis affligée d'une véritable infirmité et si je n'en viens pas à bout, il ne me restera d'autre parti que le suicide ; mon visage est toujours en eau. Je suis constamment, aussi bien du front et du menton que des joues, impossible d'aller nulle part. Je suis ridicule. J'ai tout essayé sans résultat.

Tout essayé ? Vous voulez dire toutes les préparations plus ou moins astringentes qu'offrent les industriels de l'art cosmétique aux femmes dont l'épiderme luit trop. Mais avez-vous consulté un médecin spécialiste de la dermatologie. Certainement non, car celui-ci vous aurait appliqué l'ionothérapie, un traitement éprouvé de votre cas.

Au surplus, sachez que le mal porte en soi son remède : l'hyperfonctionnement des glandes sébacées aboutit toujours à la suppression de leur activité, ce qui dans un temps d'autant plus court que la séborrhée fluente est plus abondante. Vous êtes donc certaine de guérir.

Enfin, voici une indication toute récente, issue de la pratique d'un expert du massage : le massage régulier de la région dorsale dérive vers cette région la suractivité des glandes sudoripares. Faites-vous masser le dos ; vous suerez davantage par cette région et moins par le visage.

Emile H., à Choisy-le-Roi. — Je pèse 117 kilogrammes, ce qui est excessif pour ma taille : 1 m. 76. On m'a conseillé naturellement la gymnastique. Or, au lendemain de chaque séance (je vais au gymnase le soir, trois fois par semaine), j'ai d'horribles maux de tête et des vertiges.

L'état d'obésité tolère mal, en effet, l'effort musculaire inhabituel. Sous l'influence du mouvement, les toxines logées dans vos infiltrats graisseux refluent, et sont plus ou moins résorbées dans la circulation et envahissent vos cellules nerveuses et cérébrales, ce qui explique maux de tête et vertiges.

Que faire, dans ces conditions ?

1° Commencer par perdre du poids au moyen d'un régime sévère de votre alimentation. Le régime qui convient exactement à un homme de votre âge, de votre profession et de votre état organique, ne peut être établi en détail que par un spécialiste de votre cas. Mais vous vous trouverez, bien, à coup sûr, de réduire graduellement votre ration azotée et hydratée (viande, poisson, féculents, pain, sucre et graisses), en substituant à ce que vous lui enlevez des végétaux et fruits frais.

2° Essayez la marche, d'abord à petite dose et d'un pas paisible, puis de plus longues étapes à une allure plus vive.

3° Prolongez votre repos au lit. Contrairement à de vieux préjugés, les médecins modernes qui font autorité en la matière ont établi le caractère indispensable du repos dans l'élimination des amas et infiltrats graisseux.

4° Quand vous aurez ainsi perdu 15 kilos environ, reprenez la culture physique, en commençant par cinq minutes et en prolongeant la séance quotidienne d'une minute tous les sept jours.

Norberte G. — J'ai lu dans l'ouvrage du docteur Carrel et dans ceux de Maxwell et de Bolrac, des affirmations fort convaincantes quant à la communication à distance de la pensée. Il me serait très utile de pouvoir imposer la mienne, mais tous mes efforts jusqu'ici ont été vains. Même pour une chose très simple, comme d'obtenir une réponse à certaines de mes lettres, je n'arrive pas.

Les ouvrages de ces trois savants exposent, en effet, des constatations expérimentales d'où il semble bien résulter que la pensée a parfois un retentissement à longue distance. Il ne s'ensuit pas que nous soyons tous aptes, d'emblée, soit à irradier nos états psychiques avec une énergie suffisante pour déterminer de précises résonances, soit à être appréciablement affectés par les intentions ou dispositions mentales d'autrui. Si l'on interroge les travaux des spécialistes, des praticiens, on apprend que l'aptitude à l'influence mento-mentale nécessite, soit un don naturel — disons un certain conditionnement cérébral — soit une formation spéciale, un entraînement graduel. Ceci posé, la durée prolongée et la répétition quotidienne régulières d'une tentative d'action à distance restent indispensables à son aboutissement. Là, comme ailleurs, c'est la répétition qui fait la force de la suggestion.

Exceptionnellement, il se produit que, sous l'effet d'une émotion intense, d'une exaltation paroxystique, l'irradiation psychique d'une personne habituellement sans influence, atteigne un degré de puissance propulsive d'où s'ensuivent d'instantanées répercussions.

La plupart des observations dont, jusqu'ici, on a fait état, s'expliquent ainsi.

Victor D., à Calais. — J'aime une jeune fille à qui j'ai souvent l'occasion de parler. Tous les jours je décide de lui faire part de mes sentiments, mais, dès qu'elle arrive, je ressens une gêne telle qu'il m'est impossible de causer de choses personnelles.

Votre réserve involontaire fera place à quelque hardiesse si vous réfléchissez au fait que cet embarras décèle suffisamment votre trouble pour rendre évidentes à la jeune personne les dispositions qu'elle vous inspire. Soyez tranquille : elle a compris depuis longtemps. En général, la femme s'aperçoit de l'attirance qu'elle suscite avant celui qui la subit.

Nous vous engageons cependant à réagir contre votre émotivité, excessive, et à cultiver cette qualité, essentielle aujourd'hui : l'assurance. Pour cela, faites un premier effort en vue de ne jamais laisser voir quand vous vous trouvez intimidé, un second — plus difficile — pour affecter une allure désinvolte, malgré que vous vous sentiez gêné ; un troisième, enfin, qui, répété chaque jour, vous transformera très vite et qui consiste à accomplir, de propos délibéré, des actes d'audace : aborder un inconnu ; soutenir un point de vue en discutant avec toute personne dont vous n'osez pas, habituellement, contrecarrer l'opinion ; effectuer des démarches tant soit peu embarrassantes ; fréquenter des lieux publics où il faille affronter les regards, etc., etc.

Développez, par la culture physique, votre capacité thoracique : c'est aussi un moyen de fortifier le moral.

« DETECTIVE-BUREAU »

**3 000 000**  
**4 000 000**  
**3 000 000**  
**3 600 000**  
**7 500 000**  
**15 000 000**  
**7 500 000**  
**15 000 000**  
**7 500 000**  
**18 000 000**  
**1 770 000**  
**2 360 000**  
**1 770 000**

**A CHAQUE TRANCHE... 90 millions**

PRENEZ VOTRE CLIANCE  
Prenez un billet de la

## LOTÉRIE NATIONALE

Vos amis, hier, ont gagné. Demain ce sera vous ! Alors, que ferez-vous ?  
Achetez-vous une maison... un domaine... partirez-vous vers des pays lointains ?  
Oui, prenez votre chance, votre rêve va devenir une riante réalité.

Cette annonce ne concerne pas la Belgique.

1 lot de 3.000.000 fr.  
4 lots de 1.000.000 fr.  
6 lots de 500.000 fr.  
30 lots de 120.000 fr.  
150 lots de 50.000 fr.  
1.500 lots de 10.000 fr.  
1.500 lots de 5.000 fr.  
15.000 lots de 1.000 fr.  
15.000 lots de 500 fr.  
150.000 remboursements à 120 fr.  
59 lots de consolation de 30.000 fr.  
236 lots de consolation de 10.000 fr.  
354 lots de consolation de 5.000 fr.

### VOIES URINAIRES

Cystite, uréthrite, écoulements, goutte militaire, hypertrophie de la prostate

## Pagéol

le premier antiseptique urinaire

### RAJEUNIT LA PROSTATE

CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes, Paris. - Rens. gratuits. Ec. service n° DE 605

### LIVRES

curieux et très rares. CATALOGUE GÉNÉRAL ILLUSTRÉ sous pli fermé contre 1 franc en timbres-poste. En magasin 10.000 ouvrages inédits, illustrés

LIBRAIRIE, 7, RUE DE LA LUNE - PARIS

Ecrivez ou venez voir. Entrée libre de 9 h. à 19 h.

## HOMMES - FEMMES VOUS DEVEZ RAJEUNIR

Le problème du rajeunissement est vieux comme le monde, c'est le Problème de tous les Temps, de tous les Pays. Avec le progrès des sciences biologiques, ce problème est étudié aujourd'hui scientifiquement.

On ne peut retarder la maturation ni ramener les cellules à leur état primitif. Le rajeunissement semblerait donc une impossibilité si on n'était parvenu à ajouter aux matériaux déjà usés des colloïdes neufs, en conférant aux éléments nutritifs un nouveau pouvoir de multiplication grâce auquel les cellules néo-formées rajeunissent les organes, les tissus.

Il est prouvé maintenant que la défaillance des glandes à sécrétions secondaires internes (glandes endocrines) est la cause du vieillissement de l'être humain (homme ou femme) et de tous les troubles qui résultent de ce vieillissement.

Ces troubles se manifestent chez l'homme par les symptômes suivants : fatigue cérébrale, perte de la mémoire, tremblement des membres, inaptitude au sommeil, mauvais réveils, difficulté à se mettre en train le matin, raideur musculaire, besoin de boissons excitantes (alcool, café, thé), découragement non motivé, longues dépressions, troubles sexuels, IMPUISSANCE.

Chez la femme, la fonction génératrice se trouve brutalement interrompue à un âge relativement précoce que l'on nomme l'âge critique. La femme sevrée alors des HORMONES sexuelles (folliculine, progestine) que les glandes sexuelles déversaient dans son organisme voit son « équilibre vital » compromis, car toutes les sécrétions glandulaires régissent les unes sur les autres et la déficience de l'une réagit sur le bon fonctionnement des autres (congestions, bouffées de chaleur, obésité, vertiges, envahissement des tissus sous-cutanés par la graisse, peau moins soyeuse, moins élastique, rides, etc.). En dehors de cette déficience glandulaire provoquée par l'âge, certaines femmes, beaucoup plus nombreuses qu'on ne le croit, sont dès leur jeunesse atteintes de frigidité ou « d'impulsance féminine » (ce qui n'empêche pas la maternité).

Cette véritable maladie, due à l'insuffisance d'HORMONES ovariennes, prive la femme des légitimes satisfactions sexuelles auxquelles elle a droit, c'est la cause des mésententes dans les ménages sans que la plupart du temps les intéressés se rendent compte de la cause de ce drame moral.

Ayant découvert la cause de cette sénilité précoce, on devait trouver le moyen d'y remédier. On a constaté que les hormones sécrétées par chaque glande sont identiques dans toutes les espèces. L'activité des extraits glandulaires prélevés sur des jeunes animaux est identique pour l'homme à celle des extraits de glandes qui seraient prélevées sur des êtres humains. Il est donc possible de faire en quelque sorte au moyen des HORMONES animales (prises par voie buccale) une véritable injection de sérum humain jeune à l'homme prématurément vieilli.

C'est ce qui a été réalisé pratiquement avec les DRAGEES ORMOPHYSE. Ces dragées contiennent les extraits glandulaires suivants (prélevés sur de jeunes animaux) : hypophyse, illoïdes orchitiques, surrénales thyroïde, prostate, dans les proportions que la nature a fixées, et associés à des substances organiques végétales concourant à la nutrition des cellules et des tissus et fournissant le phosphore assimilable nécessaire au système nerveux.

Les dragées ORMOPHYSE sont en vente dans toutes pharmacies. 30 fr la boîte.

Les Laboratoires envoient sur simple demande une notice très documentée sur les fonctions endocrines et un échantillon gratuit (1 franc en timbres), préciser masculines ou féminines. Laboratoires Ormophyse, 40, rue d'Alsace-Lorraine, Malakoff (Seine).

POUR LA PUBLICITÉ DANS "DETECTIVE" S'ADRESSER A G. BALLY

50, rue de Chateaudun, PARIS (9<sup>e</sup>) - Téléphone : TRinité 81-12

ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS  
3, RUE DE GRENNELLE - PARIS (VI<sup>e</sup>)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 48-17  
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

FRANCE ET COLONIES ..... 85. » 35. »  
ÉTRANGER (TARIF A)..... 85. » 45. »  
ÉTRANGER (TARIF B)..... 100. » 55. »

1 an 6 mois

Les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Défactive"

Confidences de "Défactive" **BON n° 27**

Paris, que d'aucuns représentent comme la ville du vice, où la pègre commet impunément méfaits sur méfaits, est loin de présenter des dessous aussi troubles et aussi mystérieux que Londres. Notre collaborateur Jérôme Maynard poursuit ici sa remarquable enquête parmi la population exotique, noire ou jaune, de la capitale de l'empire britannique, ses maisons de jeux et de débauche où gravitent « crooks » suprêmement élégants, girls amènes et agents secrets de « Scotland Yard ».

II (1)

La fréquentation des quartiers noirs d'Amérique m'a enseigné que les nègres, s'ils ne sont pas provoqués, accueillent les blancs dans leurs repaires, même les plus mal famés, avec une tranquille dignité.

Le fait que j'étais accompagné d'un des leurs — et nul ne se doutait qu'il s'agissait d'un homme de Scotland Yard — devait d'ailleurs rassurer du premier coup les clients du « Lotus »...

Ce nom pittoresque que mon compagnon m'avait soufflé à l'oreille, seyait on ne peut plus mal à cet obscur sous-sol qui suintait la misère, et où flottait une âcre odeur de gin, de tabac et de sueur animale. Mais si le cadre était navrant, une vive animation régnait au « Lotus ». De grands diables noirs étaient groupés autour d'un billard à poches placé au fond de la salle basse. D'autres s'amusaient à faire fonctionner les grues électriques et les machines à sous, importées de Harlem... Installées devant des tables de bois grossièrement peintes, des filles noires sirotaient leurs alcools. De jeunes nègres, vêtus de complets criards, cravatés de soie bariolée, chaussés de chaussures vernies et gantés de cuir jaune, allaient de table en table, interpellaient les filles.

Des mains agiles, aux paumes violettes, comptaient rapidement la monnaie que les filles avaient étalée devant elles. Après l'avoir fait couler entre leurs longs doigts, les jeunes gentlemen noirs la glissaient dans leur poche, et se hâtaient vers une autre table...

C'était l'heure du business, la tournée des souteneurs qui, profitant d'un entr'acte dans la comédie nocturne de Soho, contrôlaient leur marchandise, et vérifiaient leurs gains... Les affaires étaient réglées rapidement, avec une précision automatique ; si une dispute s'élevait, elle était vite étouffée par la voix nasillarde d'une T. S. F. qui débitait les derniers blues du « Cotton Club ».

Nous nous assimes dans un coin de la salle, devant un

(1) Voir DÉTECTIVE n° 446.

Etres du brouillard et des ténèbres qui vont entre deux rapines jouer dans les bars clandestins...

mélange de gin et de vermouth : — Je ne savais pas, dis-je à mon compagnon, en observant le trafic févreux des « ponces » noirs, que ce métier est si florissant à Londres, et cela malgré « le grand nettoyage » dont vous vous targuez !

Tom Bell eut un joyeux sourire, qui fit briller ses dents blanches :

— Connaissez-vous Montevideo ?

— Oui, j'y suis allé...

— Eh bien, Montevideo est la seule ville au monde où il y ait plus de « ponces » qu'à Londres... Mais tenez, voici le jazz du « Lotus » qui s'amène. Le business est bouclé ; à présent, on va pouvoir s'amuser.

Je vis entrer quatre nègres porteurs d'instruments de musique. Il y avait une guitare, un ukulele, un cor, une mandoline... Mais je cherchais des yeux, un cinquième instrument, l'indispensable, le banjo, qui exhale l'âme même des nègres de l'Amérique du Nord, et sans lequel cette évocation de Harlem n'eût pas été complète... Je le vis enfin entre les mains d'un jeune noir juché sur un tabouret du bar.

C'était sans doute, lui, l'animateur de cette foule... Rien qu'à sa manière de pincer les cordes de son banjo, de préluder d'une voix rauque et déchirante, je savais que j'allais entendre un de ces chants sauvages qui secouent la masse noire d'une fièvre sexuelle.

Oui, je les ai vus à Harlem, à Frisco, dans les boîtes indigènes de Marseille... Je les revis ici, au cœur de la prude Angleterre, ces corps enchevêtrés, disloqués, se tortillant comme des pantins en folie. Je les vis agités par cette pulsation rythmique, qu'un vaste souffle bestial semble animer. C'est la vague noire, partie de la jungle, qui a déferlé sur le Nouveau Monde, et qui, aujourd'hui, envahit la vieille Europe...

Il y avait au « Lotus » des noirs de toutes les nuances : ébène, « papier d'emballage », gris-cendre et brun-havane... Je reconnus les nègres du Congo à leur stature géante et à leur peau luisante. Il y avait aussi des Sénégalais de chez nous, des mulâtres de la Guadeloupe et de la Martinique...

Jadis, ces divers « négroïdes » ne se mélangeaient guère. Aujourd'hui, une force mystérieuse attire, polarise ces masses de couleur, les coagule dans les centres internationaux.

C'est, surtout, l'appât du gain, le crime, l'amour, qui les solidarise. Une fille égyptienne, qui avait fait son apprentissage à Harlem, s'était détachée des danseurs, et se mit à exécuter, au milieu de la salle, un de ces *shimmies* des bas-fonds, qui n'est plus qu'une convulsion, ponctuée par les gémissements du banjo. Les gentlemen aux complets criards la dévoraient des yeux, mais ce fut un ouvrier nègre en salopette qui l'emmena à sa table, lorsqu'elle eut achevé son « solo ».

#### A LA RECHERCHE DES GANGSTERS NOIRS

Ce fut à cet instant, lorsque l'orchestre se fut tu, et que la frénésie chorégraphique sembla s'apaiser, que je vis entrer deux blancs de mes amis. J'avais rencontré pour la dernière fois Ricci et Armando à Marseille. C'étaient deux Italiens, que j'eus estimés de fort gentils garçons, si je ne les avais soupçonnés d'être des espions. Ils me reconnurent aussitôt et s'avancèrent vers moi la main chaleureusement tendue. Mais ayant aperçu mon compagnon, ils devinrent réservés.

— Venez nous retrouver demain, fit Ricci en s'éloignant, et Armando me jeta une adresse.

— Je vous conseille d'accepter leur invitation, murmura Tom Bell à mon oreille.

— Vous les connaissez donc ?

— Nous avons quelques renseignements à leur sujet. Ce sont, selon toute probabilité, des voleurs de perles.

— Et moi qui les croyais au service de l'espionnage italien !... Que font-ils au « Lotus » ?

Mon mentor noir me renseigna avec exactitude :

— Ils cherchent à s'aboucher avec des receleurs. Mais, comme un fait exprès, il n'y a pas un seul *crook* ce soir parmi le public. Notre « nettoyage » commence à donner des résultats... Si j'ai un conseil à vous donner, allez voir vos amis.

# LONDRES



# MYSTÈRE



— Et pourquoi faire ?

— Suggérez-leur le petit programme. Il vous permettra de voir et de rencontrer certains personnages pas d'intérêt.

— Vous ne voulez pas me les montrer ?

— Je suis débordé. D'ailleurs, si nous n'aimons pas paraître, sans « service commandé ». Je crois qu'ils vaillent dans cette zone... Ils préparent une grande échelle, et je le 12, date fatidique, approche... et quelques jours pour terminer nos préparatifs, afin de vous présenter pour je vais vous présenter quelques...

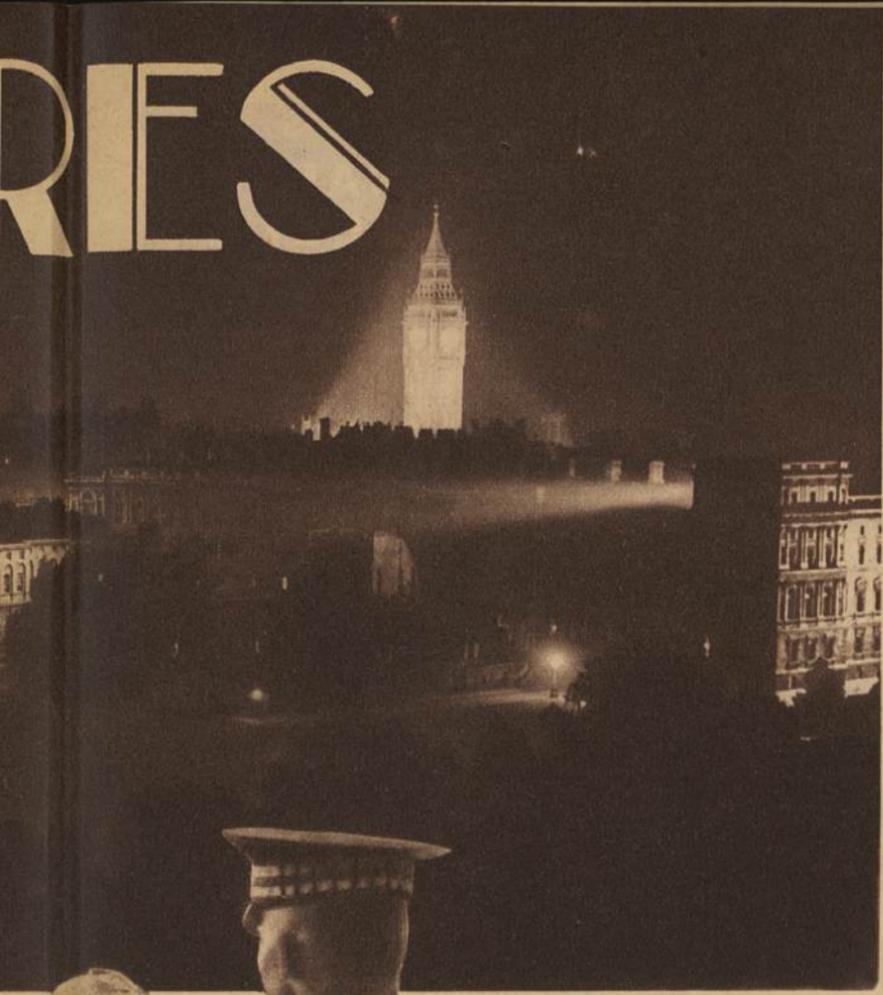
Ainsi que l'on verra, ces « relations » sont plus utiles.

Dès le lendemain, Tom Bell s'adressa à moi, ses chefs le rappelaient d'urgence. J'allais retrouver mes « amis » italiens dans leur logement borgne d'Oxford Terrace la nuit, évoque la rue de la Harpe.

Après m'avoir fait boire du whisky, Armando me proposèrent d'aller faire un tour dans un labyrinthe de rues tortueuses, de restaurants grecs, de bars français. Comme nous passions devant le portail d'un des rendez-vous de Soho, le propriétaire, surpris mes compagnons qui se tenaient à l'extérieur, et comme je m'attardais plus

La fléchette, la passe et le po... les noirs affectionnent plu...

# RIES



On voit ici entre Whitehall et Big Ben, la cloche qui sonne les grandes heures d'Empire, Scotland Yard veillant sur la nuit de Londres.

Un spectacle coutumier autour des gares de Londres : prostituées accostant des Tommies.

# TERES

car c'était une vieille connaissance, le barman me dit à l'oreille en un français des plus purs :  
— On parle de l'esclavage en Abyssinie, monsieur ! Mais qui a introduit l'esclavage à Londres ? Qui a baissé les salaires des cuisiniers ? Les Italiens !... Quand j'étais cuisinier du Dorchester...  
Je quittai mon bonhomme avec la conviction que la paix internationale ne régnait pas à Soho.

### LE SECRET DE RICCI ET D'ARMANDO

— Sans doute, me dit Armando, en attaquant un plat de spaghetti, vous voudriez savoir ce que nous faisons à Londres ?  
— Mais pas du tout, fis-je avec le plus de discrétion possible.  
— Tu peux y aller, fit Ricci, en faisant signe à son compagnon que j'étais digne de confiance.  
Armando tira de sa poche un écrin qu'il ouvrit, s'étant assuré que personne ne nous observait. J'aperçus deux paires de boutons de manchette garnies de perles d'un éclat admirable.  
— De pures merveilles, fit Ricci religieusement.  
— Et à présent, me souffla Armando, il s'agit de trouver des acheteurs. Peut-être, parmi vos amis qui vous ont emmené au « Lotus »...  
— J'ai quelqu'un qui pourrait faire votre affaire. Un nègre de la Jamaïque...  
— Que vous connaissez ?  
— Non, mais j'ai un mot d'introduction pour lui.  
— Et il s'appelle ?...  
— Jim Boy.  
— Pourrait-on le voir dès ce soir ?  
— Oui, si nous avons de la chance. Mais je vous préviens qu'il ne sera pas facile de le trouver.  
— On se débrouillera.  
En effet, Tom Bell m'avait dit que Jim Boy, le roi des receleurs de Soho, qui avait tenu un bar à Charing Cross Road, avait déménagé sans laisser d'adresse. Comme nous sortions du cabaret, je me heurtai à un grand nègre en salopette bleue. C'était Congosal, dont j'avais fait la connaissance la veille au « Lotus ». On l'appelait « Terreur Noire », et Tom Bell m'avait dit que Scotland Yard préférait ne pas se mêler de ses affaires. Il était originaire de la Côte d'Ivoire. Au début de la guerre d'Ethiopie, Congosal avait rencontré dans un hogue de Soho les affiliés de la célèbre bande italienne de Francini. Après les avoir traités de « damnés macaroni », il les avait boxés un à un, sans que la police ait osé intervenir.

M'étant assuré que mes amis m'avaient devancé, et que Congosal ne surprendrait pas leur idiome, je m'approchai de lui, et, pris de je ne sais quelle brusque inspiration, je lui demandai à brûle-pourpoint :  
— Où est Jim Boy ?  
Le grand nègre me dévisagea un instant, puis répondit, en tirant sa pipe de sa bouche :  
— Où veux-tu qu'il soit ? En prison, naturellement. Il a été assez bête pour se battre pour une femme blanche, une poule qui travaillait dans le plus chouette « clandestin » de Londres, chez Suzanne Lister, la reine des maquerelettes de Duke Street. Une fille admirable d'ailleurs, que l'on faisait passer pour Marlène Dietrich. Elle le trompait avec Guano la Po, l'acteur de cinéma... Alors Jim Boy l'a rossé. Mais Guano la Po finit par être le plus fort, et fit venir la police. Moi, je ne perds jamais la tête à cause d'une femme, surtout à cause d'une femme blanche. Pour du vin ou de l'argent, on peut faire des tas de bêtises... Pour une femme, jamais... Mais, tiens, à présent que j'y pense, Jim Boy a peut-être été relâché. On te renseignera au « Spade's Club »... Tu n'as qu'à dire que tu viens de ma part.

LE « SPADES CLUB »  
Fort de la recommandation de Congosal, j'entraînai mes amis vers Bateman Street.  
« Officiellement », le Spade's Club est le rendez-vous des acteurs noirs de music-hall. En réalité, c'est un coupe-gorge, où se réunit la plus basse pègre blanche et noire de Londres. Certes, on ne nous aurait jamais laissés entrer, si ce n'était le nom de Congosal qui opéra comme un sésame.



...tit programme que je vais vous  
...tra de visiter certains repaires  
...s personnages qui ne manquent  
...me les montrer vous-même ?  
...ailleurs, il y a certains lieux où  
...autre, sauf si nous sommes en  
...Je crois que des camarades tra-  
... Ils préparent un round-up, une  
...nelle, et je pourrais les gêner. Le  
...che... et nous n'avons plus que  
...miner nos opérations... En atten-  
...rer pour votre petite expédition,  
...quelques amis...  
...ces « relations » me furent des  
...m Bell s'étant excusé auprès de  
...aient d'urgence à Scotland Yard,  
...amis » italiens. Ils habitaient un  
...rd Terrace, qui, à la tombée de  
...de la Harpe.  
...noire du whisky-soda, Ricci et  
...t d'aller dîner dans un cabaret  
...is de plus, je me trouvais dans  
...tortueuses, au milieu de cafés  
...grecs, de pharmacies allemandes.  
...evant le « Café Bleu », qui est  
...Soho, le barman, debout sur le  
...gnons qui parlaient italien entre  
...ardais pour lui serrer la main,

et le poker sont les jeux que  
ent plus particulièrement.

Sur le seuil, j'eus la surprise de croiser Maizie, que j'avais connue jadis à Whitechapel :  
— Toujours seule ? lui demandai-je.  
Son amant se cachait, traqué par la police.  
A peine entrés au « Spade's » nous nous aperçûmes que l'atmosphère y était légèrement tendue, à cause de la présence de deux gentlemen en manteaux de pluie beige, que Dion, le patron, servait avec des gestes obséquieux :  
— Des inspecteurs de Scotland Yard, me souffla Maizie. Mais n'ayez crainte, ils ne s'occuperont pas de vous... Ils sont à la recherche d'un célèbre faussaire qui est sur la liste des criminels devant être arrêté à l'occasion du Couronnement.

J'aperçus un jeune blanc qui dévorait des yeux une mîtisse. C'était Yank, un ami de Montmartre.  
Ce fut Yank qui me présenta à « Poisson Volant », un nègre de Barbados qui remplissait les fonctions de croupier à une table de poker. C'était un noir trapu, la bouche édentée, aux longs bras simiesques et aux jambes arquées, qui me lorgna à travers son monocle.  
« Poisson Volant » me donna, sans trop se faire prier l'adresse de Jim Boy, qui venait de sortir de prison et qui avait ouvert une boîte dans Gerrard Street.  
Nous découvrîmes l'endroit sans difficultés... C'était une vaste salle crépie à la chaux... le plancher jonché de sciure de bois... un orchestre de guitares et de banjos formé par des métisses de Cardiff, qui ressemblaient à des Hawaïens et qui parlaient le gallois mélangé de petit-nègre...  
J'ai gardé un souvenir tout particulièrement vivant de cet établissement... une tache de lèpre parmi tant d'autres taches de lèpre, mais plus répugnante, plus nue.  
Jim Boy vint s'asseoir à notre table, et je lui présentai Armando et Ricci. Il nous offrit une tournée d'eau-de-vie et de soda, mais ce fut moi qui la payai.  
— Excusez-moi, boys, fit-il. Je dois passer à mon autre club, à Greek Street. Il y a pas mal de boulot là-bas... Trois orchestres à surveiller... Attendez-moi, je serai bientôt de retour...  
L'aube pointait lorsque Jim Boy rentra.  
— Hallo, boys ! s'écria-t-il, vous êtes-vous bien amusés ? Pas de réclamations à faire ?... Je suis à vos dans cinq minutes...  
Je le suivis des yeux et le vis s'approcher d'une table à laquelle deux gentlemen en manteaux de pluie beige venaient de s'installer. Les gentlemen de Scotland Yard que j'avais déjà aperçus au Spade's et dont mon amie Maizie m'avait révélé l'identité...  
Jim Boy s'entretint quelques instants avec eux.  
— Allons-nous-en d'ici, fis-je en m'adressant à mes compagnons. Ils comprirent mon geste d'avertissement, se levèrent, et me suivirent sans mot dire...  
Il m'arrive parfois de rencontrer Jim Boy dans quelque boîte de Soho, et chaque fois il m'interroge pour savoir pourquoi l'affaire ne fut pas conclue. Il me demande sur un ton doucereux comment vont mes charmants amis italiens.  
Car Jim Boy ignore que je sais qu'il est un agent double.

(A suivre.)

Jérôme MAYNARD.

Parfois dans quelques quartiers opulents on rencontre une mendiante joueuse de harpe, symbole du Pays de Galles.



# SUPERSTITIONS



## AU LIBAN

DAMAS

(De notre correspondant particulier)

**S**ous toutes les latitudes, l'homme s'intéresse aux choses surnaturelles et se plaît dans le mystère des forces occultes. En Egypte et en Syrie notamment, certaines histoires de superstitions demeurent ancrées dans l'esprit des foules. Ces histoires sont, du reste, habilement exploitées par des profiteurs.

Dans le Liban, à deux cents mètres du grand temple de Baalbek, s'étend la sombre silhouette d'une longue pierre qui exerce un certain attrait sur l'imagination populaire. La « Pierre de l'Enceinte », à qui l'on attribue de rares vertus, date des Romains. Je tiens sa curieuse légende d'un indigène du cru ; la voici :

— Jadis, en ces lieux, vivait un couple heureux. La femme désirait être mère, mais le Seigneur demeura sourd à ses prières. Un jour, elle eut l'idée de venir se lamenter devant la « Pierre de l'Enceinte » et de la franchir sept fois, de long en large. Le lendemain, elle sentit qu'elle donnerait enfin le jour à un enfant... La nouvelle se répandit à la ronde et des femmes vinrent répéter le même geste. Chaque fois, le miracle s'accomplissait.

### Le supplice de la guérison

Aux portes de Tyr, une vieille femme, au visage aussi parcheminé qu'un papyrus, garde le tombeau du Cheik Ahmed Hussein, qui fut un brave homme, réputé pour sa sainteté. Des mères éplorées viennent confier à cette gardienne de pauvres enfants atteints de typhoïde, de dysenterie ou de tuberculose.

Un enfant est confié à la vieille femme ; celle-ci le déshabille, quelle que soit la température, le roule à plusieurs reprises dans du sable humide et sale. Les plaies que le petit porte sur son corps s'infectent et la gangrène se produit. Le traitement est appliqué trois ou quatre fois. La commère est machiavélique ; si l'enfant succombe, elle prétend qu'il lui a été confié trop tard ou que le traitement n'a pas été assez sévèrement appliqué.

### Le diable en bouteille

Dans la plupart des villes, les enfants portent encore au cou des colliers agrémentés de médaillons renfermant des

Au Liban, près du temple de Baalbek, se dresse la Pierre de l'Enceinte. La légende lui attribue le pouvoir de favoriser la procréation

formules illisibles à l'encre rouge saupoudrée de sable fin. Ces colliers, vendus à prix d'or, ont le pouvoir d'éloigner les démons. J'ai tenu à voir une des femmes qui les fabriquent. Comme je lui confiai que j'éprouvais un profond chagrin, elle me déclara qu'elle allait chasser mon démon. La femme se dévoila, froissa une pièce de soie qu'elle jeta en l'air, me saisit la main, balbutia quelques mots incompréhensibles et frappa le sol à coups de baguette en sommant mon démon de me quitter. Elle chercha ensuite une bouteille, la plaça sur une table et se mit à hurler de toutes ses forces. La vieille gesticula, dansa, heurta la table de la hanche et la bouteille tomba sur le sol ; elle s'en empara de la main droite et la boucha prestement de la main gauche :

— Votre démon est enfermé dans cette bouteille, gardez-la et ne la cassez pas, surtout, car il reviendrait en vous !...

### Le cheik au foulard rouge

Certains Cheiks travaillent en secret dans un quartier de Beyrouth ; ils chassent les démons et bénissent les enfants. Chez l'un d'eux, j'accompagnai une femme malade. De la demeure sordide du Cheik au foulard rouge, des sifflements se faisaient entendre ; je crus que c'était là l'effet du vent soufflant ce jour-là avec violence. Notre hôte me détrompa :

— Vous entendez les gémissements des démons que j'ai terrassés !

Le Cheik alluma un feu de bois dans son salon de consultation. Après une courte absence, il revint en gesticulant comme un diable, une baguette à la main. Il observa un long silence qu'il nous expliqua en précisant qu'il était absorbé par de profondes pensées. Soudain, un billet plié en quatre tomba du plafond ; l'homme le saisit au vol, d'un geste brutal :

— J'ai gagné la partie, s'écria-t-il, le démon qui possédait cette femme m'adresse un message : il capitule, il s'en va. Entendez-vous son sifflement de désespoir parmi les autres sifflements ? Encore un qui m'empêchera de dormir cette nuit ! Ah ! j'ai bien mérité votre récompense...

Si tout cela trouve encore créance parmi les populations du Liban, soulignons que les derviches tourneurs, bien qu'ayant vu baisser leur prestige, constituent encore, au Liban, une attraction riche de pittoresque.

MOHEDDINE TAWIL.

Les groupes de « diseurs », très répandus au Liban, exercent une réelle influence sur des populations crédules demeurées fort attachées aux superstitions du passé.



## IL EST IMPARDONNABLE A L'HEURE ACTUELLE DE RESTER DIABÉTIQUE !

Ainsi s'exprimait un savant spécialiste au cours d'un récent congrès à Montpellier. La science moderne qui tend, de plus en plus, à traiter cette maladie par les plantes, vient de mettre au point un nouveau mélange de 15 plantes naturelles, reconnues comme les médications les plus efficaces pour lutter contre les causes du diabète et le guérir.

Ce mélange est le thé GLYSANE qui permet un régime facile à suivre, sans dénutrition, par conséquent ne provoquant pas d'affaiblissement.

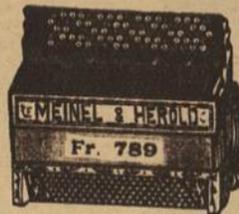
Il coûte très bon marché, moins de un franc par jour. Et, dans bien des cas, rend inutiles les piqûres de traitements chimiques, toujours fatigantes, et d'un prix élevé.

La cure du diabète par le thé GLYSANE ne coûte que 16 francs la boîte, franco contre remboursement, pour 21 jours de traitement.

## Laboratoires botaniques du Thé GLYSANE,

89, Boulevard Sébastopol, à PARIS, (Dép: 40)

### ACCORDÉONS — Instruments de musique



Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane —

Plus de 1 million de clients. Demandez de suite notre catalogue français gratuit

MEINEL et HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)  
Affranchir lettres 1.50, cartes post. 0.90

### MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissances. Rétrécissement. Hémorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.

INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Bourcault, PARIS-17<sup>e</sup>

## ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)  
Brochure gratuite sur demande  
28, AVENUE HOCHÉ (8<sup>e</sup>)  
CAR. 19-45



Bracelet Dame, plaqué or... 25 fr.  
Directement de la Fabrique à nos Clients. Garantie 6 ans  
SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS  
serv. H. D - 96, rue d'Hauteville, PARIS

## FORCE SANTÉ VIGUEUR

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER



# L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M.A. GRARD à Bruxelles vient d'écrire un traité d'Électrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

**C'EST GRATUIT.** Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M. A. GRARD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 4.50 — Cartes fr. 0.90

Le traité d'électrothérapie comprend 5 chapitres :

### 1<sup>re</sup> PARTIE : SYSTÈME NERVEUX.

Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.

### 2<sup>me</sup> PARTIE : ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.

Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes séminales, Prostatite, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

### 3<sup>me</sup> PARTIE : MALADIES DE LA FEMME.

Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

### 4<sup>me</sup> PARTIE : VOIES DIGESTIVES.

Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

### 5<sup>me</sup> PARTIE : SYSTÈME MUSCULAIRE et LOCOMOTEUR.

Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Arthrosclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

# L'INFLUENCE

## DU TAUREAU

**D**u 21 avril au 20 mai l'influence zodiacale dite « du taureau » régit tout l'ensemble des phénomènes terrestres. En particulier, cette influence agit sur la structure, le tempérament, les prédispositions (et jusqu'à un certain point sur les prédestinations) des individus qui viennent au monde au cours du mois en question.

A son type physiologique et corporel, chacun peut reconnaître l'homme ou la femme du « taureau ». Or, son aspect extérieur correspond à un type moral particulier. C'est ainsi qu'en présence d'inconnus dont le visage et la silhouette correspondent aux indications qui vont suivre on se trouvera renseigné sur leurs tendances et leur mentalité.

Ceux de nos lecteurs nés du 21 avril au 20 mai et ceux qui ont des enfants, amis, relations nés à la même période, puiseront d'autre part, dans cette étude, les éléments d'une connaissance approfondie soit de leur personnalité, soit de leur entourage.

I. — PHYSIONOMIE, TYPE CORPOREL ET MANIÈRES DES NATIFS DU TAUREAU. II. — TRAITS FONCIERS DU CARACTÈRE DES TAURINS. III. — LEURS DISPOSITIONS INTELLECTUELLES, APTITUDES ET PROFESSIONS. IV. — LEURS PRÉDESTINATIONS GÉNÉRALES, LEURS AFFINITÉS OCCULTES ET LEURS OPPORTUNITÉS EN 1937.

### I

De taille moyenne, trapus, épais, le col court et massif, les épaules musclées, la poitrine épanouie, leur démarche un peu pesante donne l'impression d'une force sûre d'elle-même et dont le débit contenu semble alimenté par d'immenses réserves qu'un déclic pourrait projeter en trombe. Les bras ramassés et charnus se terminent en mains à paumes larges et à doigts courts. Le visage expressif, d'une fermeté paisible, présente un teint égal, généralement rosé, frais, sur lequel tranche le regard tranquillement assuré de deux grands yeux sombres, bien sertis d'arcs sourcilières saillantes, étendues et pleines. De face, le contour s'apparente à un rectangle bref. De profil, la tête semble rejetée en arrière et en bas, à cause du développement exceptionnel de la saillie occipitale. Le nez, à dos large et rond, paraît s'élever tant les narines sont ouvertes. Sa ligne droite ou légèrement concave s'achève parfois en boule. De lourdes mâchoires, une denture puissante, une voix sonore mais nuancée, qui tour à tour chuchote et s'enfle et que l'irritation colore de raucités achèvent de caractériser les types représentatifs de l'influx du taureau. (1)

Leurs manières sont simples, empreintes de prosaïsme. En face de vous, ils évaluent inconsciemment l'importance de votre éventuelle contribution à leurs intérêts ou à leur bien-être. Circonspects, ils commencent par l'affabilité, se tiennent sur la réserve. Ensuite ils sauront user, suivant le cas, d'une prévenance tout à fait délibérée sous des apparences candides, ou d'une maussaderie froide et distante qui s'exprimera de telle sorte qu'elle n'aura pas l'air de procéder du désir de vous tenir à l'écart.

### II

Le taurin, robuste gaillard, un peu lourd d'allures, parfois contrefait (2) (si les planètes personnelles se trouvent affligées) possède presque toujours un organisme des plus résistants. Ses besoins végétatifs sont intenses, ses appétits nutritifs et sexuels exigent la quantité, la pâture abondante

(1) On peut être né du 21 avril au 20 mai et ne pas ressembler trait pour trait au type qui vient d'être décrit. Ainsi, les 21, 22, 23 avril appartiennent au type bélier. Nous l'avons marqué. Si, d'autre part, l'horoscope comporte plusieurs planètes dans un autre signe, l'influence de ce dernier modifie tout. Inversement plusieurs planètes dans le Taureau, même chez un natif de janvier ou d'août, rapprochent du type taureau.

(2) Le Taureau est un signe de « difformité ».

et fréquente. Pathologiquement, c'est un vagotonique, prédisposé aux stases humorales, aux viciations métaboliques, aux maladies de la gorge, congestions, flegmons et cancers.

Egocentriste, avide d'acquiescer, soucieux d'une sécurité matérielle fondée sur la possession de vastes réserves, il se montre obstinément laborieux, si ingrate que soit la tâche, pourvu qu'en peinant heure par heure, chaque jour, ponctuellement, il arrive à tirer d'un sol ingrat ou d'une industrie pénible, d'un emploi obscur, un profit certain et une perspective d'accroissement.

Son calme, sa patience, procèdent de sa stabilité psychique. Il lui est désagréable de laisser une cause quelconque détourner sa pensée de ses préoccupations principales. Contrarié profondément, longuement, il se contient tout d'abord, ne laisse rien paraître sinon une mine renfrognée, mais si les digues de sa résistance se trouvent rompues, sa colère éclate avec une violence d'ouragan. Il frappe, détruit, aveuglément, jusqu'à ce que survienne la détente de ses nerfs exaspérés.

Capable d'affection, d'attachement pour mieux dire (car ses sentiments procèdent directement du sensorium), sensible à la beauté d'aspect sain, sa jalousie ne se relâche jamais car il considère tout objet de dilection comme une propriété personnelle. Même en amitié, l'homme du taureau est ombrageux.

Cela n'implique point de sa part une fidélité physique sans reproche, ses sens s'émeuvent aisément. Cultivé, il devient dilettante, épicurien et se rit des gens tristes *post coitum* : lui, l'amour physique stendhalien l'épanouit, le délasse et rend sa pensée plus alerte.

### III

Conservateur, foncièrement, du fait même des prédispositions précédentes, le taurin, apte avant tout à l'intelligence des notions simplistes, claires, pratiques, enclin au positivisme, pense par images concrètes et dédaigne l'abstraction qu'il juge puérile : c'est l'histoire du renard et des raisins.

Avec son tempérament laborieux, son sens de l'ordre et de la méthode, sa mémoire, qui peine à l'enregistrement mais qui fixe à tout jamais ce qu'elle assimile, ce type d'homme réussit, même intellectuellement, là où il s'agit de défricher, de produire, d'accumuler les observations expérimentales et de les coordonner.

Il redoute toujours de s'égarer par trop de hardiesse, d'initiative, contrairement aux natifs du Bélier dont *Détective* a décrit, dans son numéro du 18 mars dernier, la psychologie.

Les subtilités métaphysiques lui sont indifférentes et si l'idéalisme religieux le captive, c'est qu'il le sent, à travers le décor pompeux du culte extérieur, son architecture imposante, ses lumières, son parfum d'encens, sa musique et ses rites.

S'évertuer puissamment et avec abondance, effectuer un effort quotidien prolongé, mais à rythme lent, régulier, appuyé ; accomplir ainsi soit une œuvre de longue haleine, soit une carrière honorable, telle est l'aptitude fondamentale du taurin. Selon son origine et son degré d'instruction, il sera cultivateur, métayer, ingénieur agronome, gestionnaire, administrateur, constructeur, alter ego d'un innovateur dont il réalisera les desseins, officier d'exécution ou fonctionnaire. Il a le sens du contente-

ment des besoins organiques et s'occupe volontiers d'alimentation, de brasseries et lieux d'assouvissement. La combinaison des influences du Taureau et de Jupiter incline à la politique (Gustave Stresemann). Avec Vénus ce sera un fleuriste, un décorateur ou un sculpteur (Carpeaux) ; avec la lune un écrivain fécond (Balzac ou Zola (1) avec Saturne un philosophe rigoriste (Kant).

### IV

La vie des natifs du Taureau comporte peu de changements ou de déplacements : ils évoluent sur place, attachés à leur affaire, à leur foyer, souvent aussi aux lieux où, tout jeunes, ils se sont fixés. Ils se marient de bonne heure, aiment leur intérieur, apprécient les joies simples, rustiques et matérielles, la féerie printanière, la jeunesse, la quiétude. Leur chance, moyenne, s'exprime sous deux rapports. D'une part, malgré tout obstacle, ils aboutissent, matériellement ; ils se constituent des positions ou des biens solides. D'autre part, ils trouvent généralement un fidèle compagnon d'attelage soit dans leur femme, soit dans quelque collaborateur dont le signal natal s'harmonise au leur.

Comme chacun ici-bas, ils ont leur part de déboires, et ceux-ci peuvent être de trois sortes : le produit de leur labeur subit accidentellement des altérations. Une confiance mal placée, aussi aveugle que leur habituelle méfiance, s'élabore parfois en eux sous l'effet de suggestions répétées. Alors ils « marchent » à fond et se laissent exploiter, ruiner. Vers la cinquantaine, la pléthore les gagne : rétifs et têtus, ils font la sourde oreille au médecin jusqu'à ce que se produise un gros accident pathologique dont ils ne se tirent qu'amoindris. Les accidents qu'ils ont à craindre sont l'empoisonnement et les chutes.

Au point de vue matrimonial, l'homme ou la femme du Taureau trouve une harmonieuse réplique à ses tendances chez des natifs de la Vierge (21 août au 20 septembre) ou du Capricorne (21 décembre au 20 janvier).

Pour association de travail, ils ont intérêt à préférer des gens nés sous le signe des Poissons (21 février au 20 mars) ou sous le signe du Cancer (21 juin au 20 juillet).

Selon la tradition, le premier vendredi de la nouvelle lune, la couleur verte, la verveine, l'émeraude, le cuivre, le nombre 16 représentent avec eux une affinité sympathique.

En 1937, les natifs du Taureau, à peu d'exceptions près, n'auront pas trop à se plaindre. Disons d'abord que les seules sources de désagréments qui les attendent sont presque exclusivement d'ordre privé : rivalités individuelles d'affaires ou domestiques. Ceux de la fin d'avril et des premiers jours de mai courent des risques plus sérieux : destruction de biens par incendies. A eux de s'assurer. Ceux des environs du 10 mai doivent veiller particulièrement à maintenir leur calme et à éviter toute violence. Surtout vers la fin de juin. Ces réserves faites, cette année sera féconde pour l'ensemble des taurins, en bons et tangibles résultats. A ceux du 6, du 9 et du 18 mai la chance pure sourira multiplement.

Au prochain mois du Taureau, la proportion des naissances sera vraisemblablement très au-dessous des moyennes statistiques, mais à défaut de la quantité, nous serons favorisés par la qualité. Ceux de la deuxième quinzaine du 14 au 20 mai manifesteront dès la petite enfance une témérité dangereuse, mais se trouvant dans le signe opposé : que les mères soient averties et veillent sur eux.

Paul-Clément JAGOT.

(1) Un autre écrivain, Emmanuel Bove, influencé en d'égaies proportions par le Bélier et le Taureau, tient du premier signe son incisive originalité et du second, la rigueur architecturale de ses constructions littéraires.

PIERRE BASSAC  
LA VIE SEXUELLE

(Précis d'Initiation)

P. AULAIR  
LA LEÇON D'AMOUR

(Traité d'Éducation Intime)

MARIE C. STOPES  
L'AMOUR ET LE MARIAGE

Chaque vol. fco domicile en paquet clos cont. remb. de 12 fr.

LIBRAIRIE CRITIQUE  
25, Rue de Vanves, PARIS — 14°

UN NEZ CORRECT



s'obtient avec ZELLO-PUNKT  
Notice explicative sur demande sous enveloppe fermée à SANOS, 16 bis r. Vivienne, Rayon 162, PARIS

SCIENCES  
OCCULTES

OSMA BÉDOUR

Devinesse — 16 ans même adresse.  
23, rue Pasquier. — De 10 h. à 19 h.  
Méthode égyptienne.

PARFUM "TROUBLANT" attire la Sympathie, l'Amour. 10 Fr. fco. Demandez les livres :

L'ART DE PLAIRE ET DE SE FAIRE  
AIMER DE PRÈS ET DE LOIN 17 fr.

La science du bonheur et du succès par l'utilisation des forces radio-actives. Notice gratis.  
L'INITIATEUR, à Wisley (Nord)

- ACCORDÉONS -

Les moins chers, meilleurs —  
Le plus grand stock

FRANCE ACCORDÉONS  
111, boulevard Beaumarchais, (Paris 3°)  
Demandez notre nouveau catalogue N° 5



RIDES, patte d'oie, coin du nez, de la bouche, du front, etc., poches des yeux, paupières fripées, points noirs, bajoues, cou fêtré, atténués en 8 j. Disparus en 1 mois. Méth. nouv. sensationnelle. Facile chez soi, en secret. Écrivez-moi pour envoi gratuit. Sœur MAS, 36, r. de la Glacière, Paris

Cabinet R. Barrau

Divorces, Renseignements, Recherches, Surveillance, Protection (Paris-province), 30, rue Le Peletier, Paris-9°. T. Provence 56-18.

MARIAGES - RENSEIGNEMENTS

POSTE PRIVÉE p<sup>r</sup> recevoir et réexpédier  
tous vos let. (t<sup>tes</sup> missions)  
MADGE 11, r. du Havre, Paris, 8  
Tél. Eur. 42-82 20<sup>e</sup> année

BAINS Massages, Soins, Fermé Dim. 12 h.  
à Mardi. 12, Bd Villette (M<sup>o</sup> Belleville)

JEAN D'HORMOY ÉTREINTES SECRÈTES

Beau volume de 220 pages, avec gravures et curieux répert. bibliographique, FRANCO contre-mandat-poste de 15 fr. COMPTOIR DU LIVRE, 18, rue du Mail, Paris  
Offre non valable pour la Belgique.

GRAINS LAXATIFS  
DU D<sup>r</sup> BLONDIN

Rééducateurs de l'intestin car ils contiennent des extraits de glandes intestinales. Rééducateurs du Foie car ils contiennent des extraits biliaires. Anti-microbiens par leurs ferments lactiques. Laxatifs grâce au Julap et au Podophylle. LES GRAINS DU D<sup>r</sup> BLONDIN forment le remède idéal complet de la constipation, entérite, migraines, états bilieux, etc... aucune accoutumance, action réelle, durable. La CONSTIPATION est cause des maladies les plus graves. Surveillez-vous et demandez l'échantillon gratuit offert ci-dessous.

Laboratoire du D<sup>r</sup> BLONDIN  
18, rue Maréchal-Foch, VERSAILLES (S.-A.-O.)

Nom .....  
Rue .....  
Ville ..... Dépt .....

Pour la Publicité dans " DÉTECTIVE " s'adresser à  
G. BALLY  
50, rue de Châteaudun, Paris-9° — Tél. : 81-12

# LA JUSTICE

PETITS PROCÈS

## LES AMAZONES MOTORISÉES



Achille Tribout, qui tua son beau-père avec lequel il vivait en complète méintelligence, arrive au palais de justice de Vesoul. Après des débats pathétiques, il fut acquitté

### NOTRE VOIX

#### UN DANGER PUBLIC

UN lecteur nous écrit pour nous signaler la situation préoccupante dans laquelle se trouvent les habitants des cantons du Mas-Cabardès, de Saissac et Peyriac-Minervois, dans l'Aude, à cause des fumées arsenicales que crache avec sa monumentale cheminée (la plus haute d'Europe, dit-on), l'usine de la Combe-du-Saut, près de Salsigne.

Récemment, la *Dépêche* de Toulouse, dont on connaît l'autorité, publiait une enquête extrêmement précise et impartiale sur ce sujet qui angostait toute une région ; le conseil général de l'Aude s'en est ému, les parlementaires du département viennent de faire une démarche auprès du président du Conseil. Ainsi, les plus hautes autorités du pays ont en mains un dossier précis ; elles doivent prendre une décision rapide et conforme à l'intérêt général.

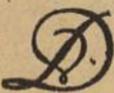
Les éléments de ce dossier nous ont été communiqués ; nous n'avons, on le pense bien, qu'un souci : celui du bien public. Et c'est pourquoi nous ajoutons notre protestation à celle dont a été saisi M. Léon Blum, en lui demandant d'intervenir avec toute son énergie.

L'usine de Salsigne, qui traite des minéraux, avait attiré, il y a environ deux ans, l'attention de la préfecture de l'Aude. Un expert, le professeur Darzens, fut désigné : il a déposé son rapport. Tout en reconnaissant que les doléances des habitants de la région étaient justifiées, il a conclu à ce qu'un nouveau délai de six mois fût accordé à la Société pour modifier ses conditions d'exploitation.

Mais, c'est précisément ce délai qui a ému les représentants des communes intéressées, car il s'agit d'une question d'hygiène vitale, qui ne doit souffrir aucun retard.

Par suite de l'élévation de la cheminée, erreur monstrueuse reconnue d'ailleurs par l'usine, et d'une production de plus en plus intense, cette usine déverse journellement, disent les victimes, des centaines de tonnes d'acide sulfureux et d'anhydride arsénieux, brûlant nos arbres fruitiers et vignobles, empoisonnant notre cheptel chevalin, gibier, volailles, abeilles, et, dans certaines localités plus rapprochées de l'usine, intoxiquant des enfants et des personnes adultes, comme peuvent en faire foi les certificats des docteurs-médecins qui restent perplexes dans beaucoup de cas.

Il faut en finir. Les lenteurs administratives ne sont plus de mise, lorsqu'il s'agit de la santé et, peut-être, de la vie d'êtres humains.



**A**NTON LUHNE est, non pas chef de gare, comme l'écrivit un de nos facétieux confrères, mais haut fonctionnaire dans les chemins de fer tchécoslovaques, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Le 17 janvier 1935, M. Anton Luhne, qui était de passage à Paris, avait fêté son cinquantième anniversaire en assistant à la revue des Folies-Bergère. Il rentrait, vers une heure du matin, l'esprit léger et traversait à pied la place Vendôme pour regagner son hôtel.

Soudain, une auto stoppa à sa hauteur ; elle était conduite par une femme, qui lui demanda du feu. L'étincelle jaillit : sourires, conversation balbutiante (car l'important personnage ferroviaire de Tchécoslovaquie n'entend rien à notre langue). La dame invite le promeneur à monter à côté d'elle ; elle le conduit au bar « West-Haven », rue du Mont-Thabor, elle commande deux cocktails, le barman apporte la note : 184 francs.

M. Luhne proteste à la vue du chiffre, qui se comprend sous toutes les latitudes.

Il demande à payer le minimum (sic). L'innocent ! A peine a-t-il parlé de minimum qu'il reçoit une formidable paire de gifles que lui lance la patronne du bar, Mme Marie-Louise Ducasse, une brune dont les muscles sont vigoureux.

La paire de gifles n'est qu'un lever de rideau : la « représentation » est amorcée. Successivement, le barman Achille, un habitué de la maison, Jack Smoliouky, quelques autres encore, tombent sur le malheureux Luhne.

On lui poche les yeux, fracture un bras, vole le portefeuille qui contenait des dollars, des livres sterling, des francs suisses et français. Puis, on le jette, pantelant et meurtri, dans un taxi, certainement complice, qui stationne la nuit, aux abords de la boîte, pour « enlever » les « colls » encombrants.

Le taxi s'éloigne, emportant M. Luhne, ensanglanté et gémissant ; à un tournant, le voyageur parvient à sauter du taxi en marche et se précipite au commissariat de police.

Il porte plainte. Ce n'est pas, pour le commissaire, une nouveauté. Car trente-trois plaignants déjà ont signalé la singulière réception qu'ils reçurent au bar « West-Haven », ce repaire où les avaient entraînés des amazones motorisées. Trente-trois procès-verbaux qui n'avaient guère eu de suite.

Deux ou trois fois, cependant, Mme Ducasse avait comparu en correctionnelle : mais l'absence des plaignants (qui redoutaient d'être mêlés à un scandale, pour la plupart des hommes mariés) donnait à l'inculpée une assurance dont elle savait largement profiter.

La cause, pour elle, était facile : De quoi donc se plaignait ce fétard, qu'une nuit d'ivresse avait rendu hargneux et revendiquant ? Plainte d'un homme saoul, mécontent de régler l'addition. Il n'en fallait pas plus pour obtenir un acquittement.

Mme Ducasse connut la fierté de ces jugements qui maintenaient sa virginité judiciaire.

Ce fut M. Anton Luhne qui fit trébucher cette vertu administrative : car ce citoyen de Prague ne redoutait pas le scandale. Il était célibataire et trop endolori par les coups qu'il avait reçus dans le repaire du Mont-Thabor pour ne pas poursuivre avec acharnement une légitime vengeance.

Sa plainte, conduite et menée sans défaillance, révéla d'autres dossiers contemporains : celui de Timoteo Poulouti, un peintre florentin ; de M. Aukuet, facteur des postes à Tourcoing, seul Français qu'on trouve dans ce groupe endolori des clients du « West-Haven », promeneurs attardés, racolés par les amazones...

Au banc de la partie civile, M. Luhne, dont le crâne — caillou luisant — étincelle aux rayons du soleil qui traversent les vastes baies de la 10<sup>e</sup> chambre correctionnelle, s'assied avec dignité.

De l'autre côté du prétoire sont groupés Mme Ducasse, Yvonne Reuter (l'amazone de M. Luhne) dont la croupe et la gorge représentent un volume impressionnant ; enfin, plus mince, mais cependant d'apparence solide, M. Jack Smoliouky, le fidèle client du bar, que l'accusation considère comme un des premiers collaborateurs de Mme Ducasse, dans ses opérations de police intérieure et de contrainte forcée des clients au règlement de l'addition.

Il manque dans le groupe le barman Achille Vincent, qu'un voyage d'affaires à Bordeaux a éloigné de l'audience et qui s'est fait représenter par son avocat, M<sup>r</sup> Tixier-Vignancour, député des Basses-Pyrénées, et quelques rabatteuses, puisque seule d'entre elles Yvonne Reuter a été inculpée.



Un volumineux dossier était soumis au tribunal. Le président Roux, nommé tout récemment à cette chambre, fit un interrogatoire méticuleux... mais tout l'après-midi y passa. De temps à autre, dans la confusion du récit de toutes les victimes, il perdait pied, lui-même. Des erreurs se glissaient dans ses observations. Attentif à la moindre défaillance, M<sup>r</sup> de Moro-Giafferri relevait les erreurs.

Le président (à M. Luhne). — Quand vous avez refusé de payer 184 francs pour deux cocktails, après avoir été giflé, Mme Ducasse vous arracha les cheveux.

M<sup>r</sup> de Moro-Giafferri montre le crâne du haut fonctionnaire tchécoslovaque. Impossible de prétendre qu'on lui arrachât la plus petite mèche : le président Roux s'était trompé de pièce ; il avait lu les doléances de Timoteo Poulouti, l'artiste de Florence, dont les boucles frisées avaient été brutalement empoignées par Achille.

M. Luhne, par le truchement d'un interprète, raconte les incidents de la nuit dramatique.

Il se trouble. Il reconnaît en Smoliouky le barman ; alors que, de toute évidence, c'est Achille, et non Smoliouky, qui portait la « veste blanche ».

La défense triomphe : M<sup>r</sup> Ceccaldi, Engrand et de Moro-Giafferri marquent un point. Ils veulent qu'Achille vienne à l'audience, qu'on renvoie le procès pour l'entendre.

Il en est ainsi décidé après que M<sup>r</sup> Maurice Blum, qui assiste M. Luhne, eut fourni au tribunal quelques précisions terrifiantes sur le tarif du « West-Haven » : une omelette 150 francs, un verre de fine 70 francs, la bouteille de champagne 350 francs. Mais le bar a été fermé sur l'ordre de la préfecture de police.

On remet l'affaire au 1<sup>er</sup> juin, pour la comparution d'Achille.

Jean MORIERES.

#### EUPHÉMISME

**E**'EST devant la 10<sup>e</sup> chambre de la cour que s'achève la « séance » commencée, il y a quelques mois, dans un bain de vapeur. Les deux partenaires ont, chacun, passé la quarantaine, tous deux étrangers : l'un est épicier et Roumain ; l'autre, Polonais, sans profession bien définie.

L'épicier avoue qu'il a commis une « erreur », c'est l'euphémisme qui définit, en justice, l'outrage public à la pudeur. Le Polonais, de son côté, ne songe pas à nier l'acte que décrit le rapport de l'inspecteur, spécialisé dans le rôle de voyeur professionnel, dans certains établissements bien connus de la police.

Le Polonais, toutefois, reste dans le vague. Il avoue, mais avec une imprécision toute baignée de mystère.

LE POLONAIS. — Je reconnais que j'ai fait quelque chose avec lui.

Lui, c'est l'épicier roumain, pourvu d'une paire de moustaches, signe d'une virilité sans défaillance.

Le Polonais ajoute un détail touchant : — J'ai trois filles qui ne sont pas mariées.

Le bon père de famille ! Faudra-t-il que la cour d'appel ait un cœur assez insensible pour ne pas céder à la pitié que réclament, par la bouche de leur auteur, les trois vierges polonaises.

L'épicier, qui ne peut invoquer pour sa défense une aussi abondante progéniture, trouve un argument ingénieux :

— C'est un accident qui ne se répètera probablement pas (sic).

Le « probablement » est un prudent pronostic. Car, sait-on jamais ?

Pour enlever aux deux quadragénaires l'envie de recommencer, la cour augmente leurs peines : 2 mois en première instance. Elle double le tarif.

#### Du "West-Haven" à la correctionnelle



Le « boxeur » Jack Smoliouky. M<sup>me</sup> Louise Ducasse, propriétaire du bar « West-Haven », et l'amazone motorisée, Yvonne Reuter, ont comparu devant la 10<sup>e</sup> chambre correctionnelle pour avoir dévalisé une trentaine de clients.

### SIMPLE HISTOIRE

**E**NCORE une affaire de mœurs ! Au tribunal de la Seine, selon les us et coutumes, ces petites causes se jugent « public présent ». Tant pis pour les oreilles chastes. Il faut aller vite. Le huis clos ferait perdre vraiment trop de temps.

Vous pensez : « On doit en entendre de belles ! » Quelle erreur ! La morale reste quand même triomphante, car avec un tact, une habileté parfaite, nos magistrats, tous très parisiens, savent voiler d'une gaze légère la crudité des débats. Avec eux, la plus libertine des procédures vous a presque l'odeur de sainteté.

Diriger les débats en telle occurrence est un vrai petit tour de force. Pour vous permettre d'en juger, je puise, au hasard de la fourchette, parmi les plus récentes affaires jugées.

Julien, aimable éphèbe sans profession bien définie autre que celle d'occuper ses loisirs, est allé, à ces fins, au Bois. L'aventure, avec un tout petit « a », s'est offerte à lui sous les semillantes espèces de la jeune Andrée, « Dédé » pour ceux qui la connaissent, et ils sont nombreux. Comme tout le demi-monde ne peut graviter à l'ombre propice de la tour Saint-Jacques, elle a élu domicile dans ce décor sylvestre, où sa robe vert tendre ne détonne certes point.

Entre Julien et Dédé la glace a été vite rompue. Je suis de la police, a dit l'astucieux galant, qui n'est point tombé de la dernière pluie. Aussitôt, le flirt a été poussé loin ; si loin que voici « nos deux amis » en posture de prévenus...

LE PRÉSIDENT (aux deux inculpés). — Vous êtes prévenus, l'un et l'autre, d'outrage public à la pudeur. Je n'exposerai naturellement pas l'affaire de A à Z. Il me suffira d'indiquer que du banc du Bois de Boulogne où un garde vous a surpris, vous êtes maintenant sur celui de la police correctionnelle. Qu'avez-vous à dire ?

LE JEUNE JULIEN. — J'étais bien tranquille et sans mauvaises pensées lorsque cette personne (de la tête il désigne « Dédé ») s'est assise à mes côtés. « Je ne suis pas pressée », a-t-elle dit. J'ai répondu : « Moi non plus. »

LE PRÉSIDENT. — Hâtons-nous ! De fil en aiguille, ce qui pouvait arriver est arrivé ?

LE JEUNE JULIEN. — Exactement. Mais, moi, m'sieu le président, je n'ai rien fait.

LE PRÉSIDENT. — D'accord. Mais vous avez laissé faire. Le résultat final a, d'ailleurs, été le même.

LE JEUNE JULIEN. — J'ai pensé : « J'ai une touche », et comme le coin était désert...

LE PRÉSIDENT. — Vous avez voulu profiter de l'aubaine. (S'adressant à Dédé.) Et vous ?

DÉDÉ. — Moi j'ai cru que le monsieur était de la police. Alors, n'est-ce pas, je ne risquais rien, au contraire. (Rires.)

LE PRÉSIDENT. — Oui, pour gagner les bonnes grâces d'un tel client, vous vous êtes mise en frais. Mais quelqu'un a troublé la fête. Un garde vous épiait. Il vous a vus à l'œuvre ! (Après un temps.) Quelle est, au juste, votre profession ?

LA JEUNE DÉDÉ. — J'ai été « petite main » chez « Yvonne Sœurs ». (Rires.) Maintenant, je suis en chômage. Je cherche du travail...

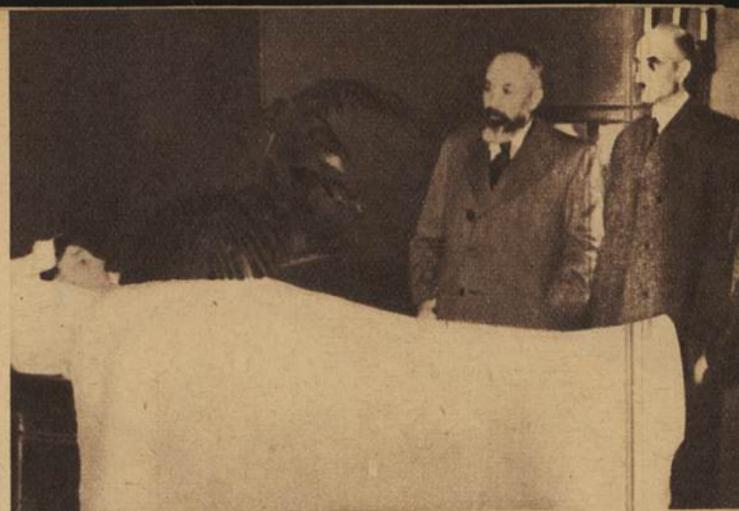
LE PRÉSIDENT. — Au Bois... (Rires. — A Julien.) Et vous ? Que faites-vous ?

LE JEUNE JULIEN. — Un peu de figuration au cinéma.

LE PRÉSIDENT. — En effet, mais, d'après les renseignements, depuis quelques mois vous paraissez avoir mal tourné !

Les débats sont ainsi clos.

LE PRÉSIDENT. — Un mois de prison à chacun, mais avec le sursis. Comme c'est la première fois, le tribunal se montre indulgent, mais gare si vous revenez. Vous voilà prévenus, bien prévenus. Tâchez de ne pas le redevenir !



M. Marx Dormoy, ministre de l'Intérieur, et M. Langeron, préfet de police, saluent la dépouille mortelle de l'agent Meunier blessé lors des bagarres sanglantes de Clichy.

### COURRIER JURIDIQUE

Les remparts, Aigues-Mortes — Adressez une plainte au procureur de la République. Si la vieille mère est vraiment martyrisée, il sera facile de mettre fin à ce scandale.

Mme M. Toulouse. — Vous avez parfaitement raison de vouloir divorcer. Il vous faudrait des témoins très affirmatifs, qui attesteraient les brutalités de votre mari ; vous pouvez obtenir une pension alimentaire viagère. En raison du traitement de votre mari, nous ne pensons pas que vous puissiez obtenir plus de 300 francs par mois.

Nancy B... — L'action en recherche de paternité ne peut être intentée après le délai de deux ans qui suit la naissance de l'enfant. Si ce délai est expiré, le procès ne peut plus être engagé que par l'enfant, dans l'année qui suit sa majorité.

Dans votre cas, si la personne qui vous menace n'a aucune preuve écrite contre vous, elle échouera dans sa tentative.

Lecteur en Provence. — Nous ne pouvons répondre à votre première question ; l'interdiction gouvernementale est formelle et nous ne saurions l'enfreindre. Réponse affirmative à votre deuxième question.

Henri C..., Abbeville. — Votre lettre n'est pas assez claire. Vous dites que vous n'avez pas été condamné. Alors, quel est le point qui vous préoccupe ?

M. B..., Lyon. — Vous devez avoir un statut, qui règle exactement votre cas. Demandez une réponse officielle à la mairie de Lyon et communiquez-nous-la ensuite. Nous verrons si nous pouvons faire quelque chose pour vous.

Albert..., Naples. — Pas d'autre voie à suivre que celle d'une démarche à la préfecture de police ; votre cas est intéressant et vous devez obtenir satisfaction.

Mme S..., P..., rue d'Amsterdam, Anvers. — Vous pouvez demander le divorce, mais vous pouvez aussi demander à être réintégrée dans la nationalité française. Ecrivez au ministère de la Justice en exposant votre triste situation.

R. C. Toulon. — Seule, la réhabilitation pourra vous donner le droit d'obtenir ce que vous désirez. Ecrivez sur une feuille de papier timbré au procureur de la République de Toulon.

A. G. Karouba (Tunisie). — Il faut vous adresser au président de l'ordre des avocats, à la cour de Cassation et au Conseil d'Etat, Palais de Justice, Paris, qui vous indiquera le nom d'un conseil.

J.-M.-D. Rue Diderot, Nantes. — Vous pourrez demander le bénéfice de la grâce amnistiante, mais attendez que la loi soit votée.

### “Charbonnier veut être le maître...”

UNE audience de santé » pensent, j'en suis persuadé, les magistrats de la ... chambre correctionnelle tant le menu qui leur est offert, en cette audience du vendredi, il est vrai, est exclusif de tout plat de résistance pour ne comprendre que menu fretin.

A croire que les délinquants, eux-mêmes, observent la « pause » ou travaillent au « ralenti ».

Je note l'amusante répartition d'un vieux clochard qui, du tac au tac, avec la fierté d'un hidalgo, répond au président : « Moi ! sans moyens d'existence ! Laissez-moi rire. Je gagne bien ma vie puisque je suis là ! » Et ce poivrot à la trogne truculente, qui a outragé les agents d'une injure en marge de la banalité courante. Je cite ses propos en les voilant, comme il sied, de gaze légère : « Je me moque de la moitié du monde, et je me contrefiche de l'autre moitié ! » a-t-il dit aux représentants de l'autorité qui, avec une rapidité de compréhension dont il faut les louer, ont aussitôt estimé qu'ils pouvaient « en prendre pour leur grade ».

Ainsi j'arrive à l'affaire d'Hector, locataire au tempérament impétueux et bouillant, coupable d'avoir mis à mal son propriétaire, M. Paolo, d'origine transalpine.

Aux côtés de sa victime, vrai poids plume, Hector fait figure d'Hercule. Ces deux personnages si différents ont cependant une ressemblance : leur caractère autoritaire. M. Paolo, charbonnier et propriétaire, a double raison, n'est-il point vrai, de vouloir être maître chez lui. Quant à Hector, il est aussi chef, chef incontesté, obéi, d'un restaurant bien connu des boulevards.

Deux puissances, vous le voyez, jalouses l'une de l'autre, et qui se sont affrontées. La suite va nous dire comment.

Le président (au prévenu). — Voulez-vous expliquer au tribunal dans quelles circonstances vous avez frappé votre propriétaire, M. Paolo ?

Le locataire-prévenu. — Le 10 février, je suis rentré, rue Saint-André-des-Arts, à mon domicile. J'ai laissé la porte cochère ouverte. M. Paolo, précipitamment, l'a refermée. Je suis aussitôt redescendu l'ouvrir...

Le président (pressé). — Oui ! et comme M. Paolo allait la refermer, vous l'avez bousculé et fait tomber sur le pavé !

Le locataire-prévenu (conscient de sa force physique). — Je jure que je ne l'ai pas touché. Quand il m'a vu arriver près de lui, il s'est laissé choir (rires).

Le président. — Dans le ruisseau ! K. O. par persuasion ! Etrange ! Nous allons entendre les témoins.

M. Paolo (la victime ; personnage fluet et vindicatif). — Je suis marchand de charbon, alors je ne veux pas qu'on entre chez moi comme dans un moulin (rires). Et puis, il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Moi, je la voulais fermée. Alors il m'a fichu (sic) un coup de poing !

Le président. — Violent ?  
M. Paolo. — A tuer un bœuf ! (Rires.)

Le président. — Le médecin a constaté des égratignures sans gravité. Vous avez donc opposé une magnifique résistance ? (hilarité).

La dame Michel (deuxième témoin). — J'ai vu M. Hector frapper M. Paolo.

Le président. — Vous étiez loin de la scène ?

La dame Michel (qui vend des journaux sur les quais et pense à son kiosque). — De la Seine ! Ben, j'sais pas, moi ! A trois cents mètres, peut-être.

Le président (effaré). — Et vous avez tout vu ! Vite, vite, retirez-vous !

La dame Dupont (troisième témoin). — M. Hector a traité M. Paolo de « plat de nouilles », de « macaroni ». M. Paolo a répondu « La ferme ! »

Le président (conciliant). — L'un pensait à sa porte, l'autre à ses casseroles. C'est parfait.

Après un court délibéré, le tribunal condamne le prévenu à 25 francs d'amende.

Les deux antagonistes se retirent en se jetant des regards de chiens de falence. Un garde tient grande ouverte la porte du prétoire à leur sortie. Hector, de ce fait, marque un point. Espérons que ce sera le final de l'histoire.

### Le tatouage au service de la police



Lancés dans l'étude de l'identification des malfaiteurs, les services d'anthropométrie de Chicago préconisent l'immatriculation au moyen du tatouage. C'est sur une jeune beauté blonde que les premiers essais ont été tentés.



**Grièvement blessé après un échange de balles avec 2 bandits, voici le brigadier Thollon hospitalisé à Lyon.**

Louis Pinet, dit « Petit-Louis » et Léon Corgier, dit « La Gorge », mettent actuellement sur les dents toute la police de la région lyonnaise : police mobile, service de la sûreté, polices locales, gendarmeries. On ne sait comment la lutte impitoyable se terminera ; les policiers sont persuadés que les deux hors-la-loi ne sont pas loin et qu'ils tomberont bientôt dans leurs filets. Mais on craint une bataille sanglante si les bandits ne peuvent être pincés par surprise. N'ont-ils pas annoncé « qu'ils en descendraient quelques-uns avant d'être arrêtés ? » Et ce n'est pas une parole en l'air, car ils ont fait leurs preuves.

**D**ANS la nuit du 5 au 6 mars dernier, vers 2 heures du matin, les locataires de l'immeuble 274, rue Créqui, à Lyon-Guillotière étaient réveillés par un tapage insolite. Plusieurs d'entre eux se mirent à leur fenêtre et virent deux malfaiteurs qui, sans beaucoup se gêner, fracturèrent la porte d'entrée du magasin de cafés « La Torréfaction Brésilienne », exploité par M. Page, dans l'immeuble en face, 283, rue Créqui. Aucun de ces témoins n'avait le téléphone. Aucun moyen d'alerter la police ; ils suivirent donc curieusement les faits et gestes des cambrioleurs. L'opération dura environ un quart d'heure. Les deux hommes parvinrent à faire céder la porte ; l'un d'eux avait pris la précaution d'éteindre un réverbère qui les éclairait trop et il resta sur le trottoir pour faire le guet, tandis que son complice pénétrait dans le magasin. Lorsque ce dernier ressortit, il emportait deux sacs de toile grise bien remplis et paraissant assez lourds.

Ils commençaient à s'éloigner lorsqu'un des locataires, demeuré à sa fenêtre, vit arriver deux agents cyclistes. De son observatoire, il les héla et, leur montrant les deux ombres qui s'éloignaient, cria :

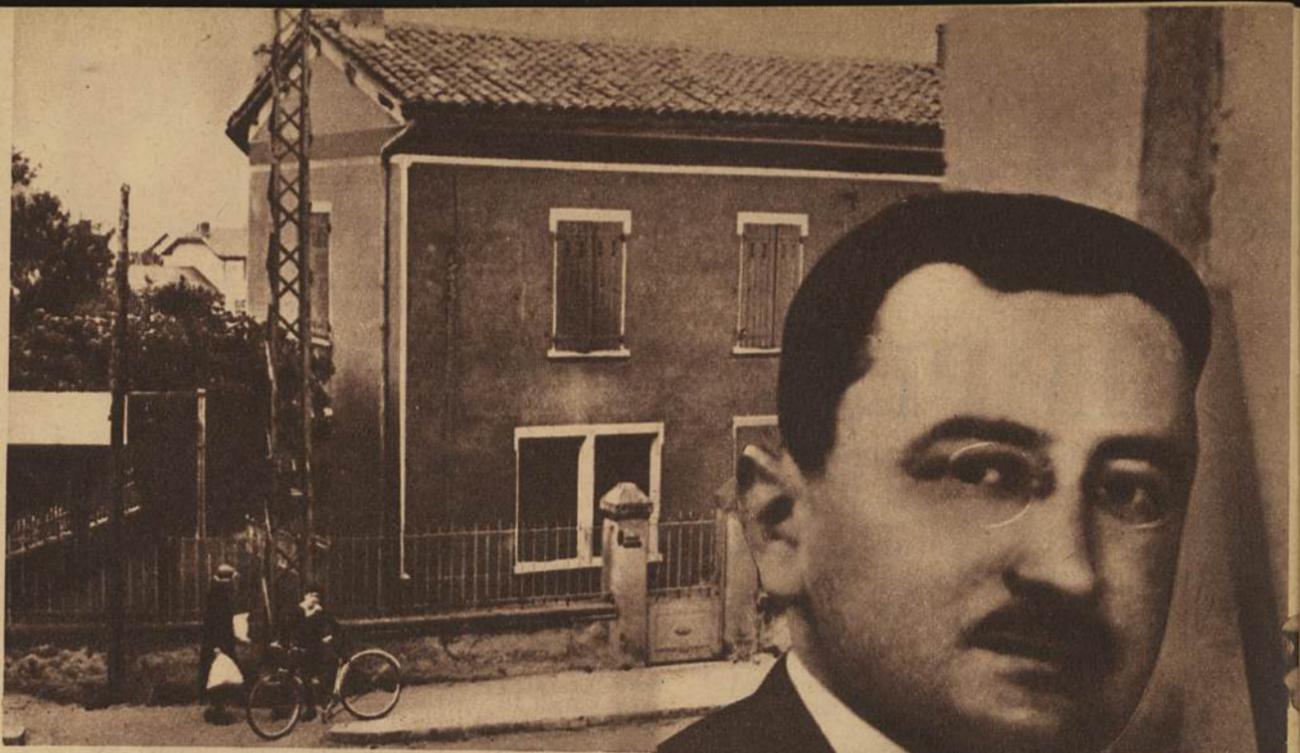
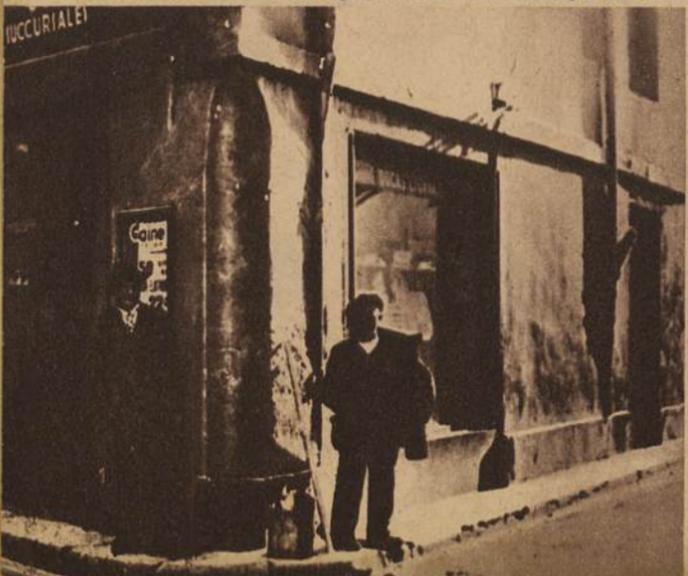
— Arrêtez-les ! Ce sont des cambrioleurs !

Les deux gardes appuyèrent sur les pédales et se lancèrent à la poursuite des malfaiteurs. Mais ceux-ci, se voyant talonnés, stoppèrent, lâchèrent résolument leurs ballons et firent face à leurs poursuivants. Chacun d'eux, armé d'un revolver, ouvrit le feu. Ils tirèrent leurs douze balles ; le chasseur d'hommes le plus près d'eux, le brigadier Claude Dodard, âgé de 37 ans, s'affaissa, dangereusement blessé. Un projectile l'avait atteint à la poitrine, effleurant la pointe du cœur. L'agent qui l'accompagnait, un tout jeune homme qui faisait ses débuts — et qui n'aura plus, d'ailleurs, l'occasion de recommencer — partit affolé chercher du secours, tandis que les criminels disparaissaient par la grande rue de la Guillotière.

Le brigadier se traîna à grand-peine vers la station de taxis, grande rue de la Guillotière, à l'angle de l'avenue Jean-Jaurès. Les chauffeurs l'apercevant coururent à son secours, et l'un d'eux le transporta à l'Hôtel-Dieu. Le malheureux se rétablit lentement.

Affaire presque en tous points semblable le 30 mars, vers 10 heures du soir. Le brigadier-chef Joseph Thollon, 44 ans, et le garde Deboille suivent le boulevard Eugène-Réguillon, à Villeurbanne, presque à la limite de Lyon. Deux passants arrivent en courant :

**Couvrant leur retraite d'une salve de coups de feu, les bandits s'enfuirent par la rue du Rhône, à Vienne.**



— Venez vite ! On cambriole une villa. Les deux gardes courent, trouvent, en effet, deux malfaiteurs qui cherchent à faire sauter la porte d'un petit château à la hauteur de la rue Olivier-de-Serre. Les bandits fuient, mais les gardes réussissent à les acculer dans une encoignure. Alors, les deux hommes traqués font front. Le premier fait feu à travers la poche de son manteau ; l'autre tire aussi. Les gardes, admirables de courage, ripostent ; c'est, de part et d'autre, une grêle de balles. Un blessé ; c'est encore, malheureusement, le brigadier qui est touché : le projectile le frappe à l'aîne et sort à la hauteur des reins. Deboille le soutient. Les criminels s'enfuient encore.

Thollon est emporté à l'hôpital Edouard-Herriot ; par une chance inouïe, aucun organe essentiel n'est atteint. Comme son camarade Dodard, il se rétablira.

Les deux malfaiteurs ont agi devant témoins, comptant sur l'impunité grâce à leurs armes. Pendant qu'ils s'escrimaient à la porte de la villa, des passants les regardaient de trop près ; l'un d'eux avait déjà sorti son revolver et crié :

— Fichez le camp ou je tire !

Cette fois, on put retrouver, trop tard hélas ! le passage des deux bandits. Ils étaient identifiés de façon absolument certaine. C'étaient Louis-Marius Pinet, né à Lyon le 25 décembre 1909, et Léon Corgier, également Lyonnais, né le 20 février 1899.

Leur passé, à l'un comme à l'autre, est chargé. Pinet a commencé jeune. Une première fois, il est rendu à sa mère. La seconde — il n'a que quatorze ans — arrêté à Alger pour vol et vagabondage, il est envoyé pour trois ans dans une maison de correction. Et c'est la série des vols, violences, port d'arme prohibé, jusqu'à la Cour d'Assises du Rhône qui le condamne, le 8 mai 1931, à cinq ans de réclusion et dix ans d'interdiction de séjour pour vols qualifiés. En tout, huit condamnations.

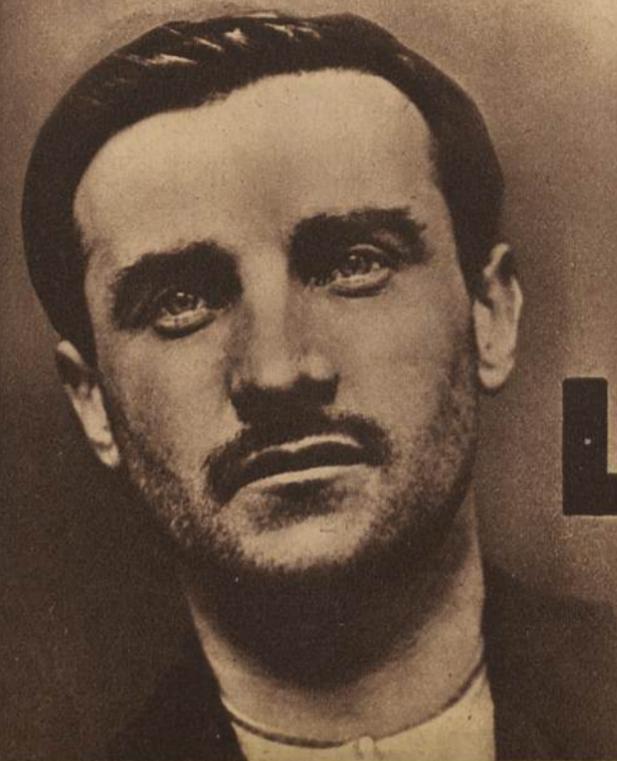
On raconte même sur Pinet une autre histoire : un soir, à la sortie d'un café de la Guillotière, un Arabe est tué d'une balle de revolver. On arrête Pinet qui, séance tenante, avoue.

Le lendemain matin, au petit parquet, il se ravise et dit :

— Je ne savais pas ce que je disais, hier, j'étais saoul. Ce n'est pas moi qui ai tiré.

Et il en désigne un autre qui s'avoue coupable. Cet autre, dont le casier judiciaire est vierge, est envoyé

**Corgier a, lui aussi, un casier judiciaire lourdement chargé qui le désignait comme digne équipier de Pinet.**



pour cinq ans en maison centrale. Cette affaire est toujours restée trouble. Certains policiers sont convaincus que le coupable était Pinet, mais que, suivant la loi du milieu, son passé étant trop lourd, un autre s'est sacrifié pour lui. Mais le sacrifié ne s'attendait sans doute pas à être salé à ce point.

Corgier, lui, est passé une dizaine de fois devant les juges pour les mêmes motifs que son ami. Cependant, il n'avait pas été repris depuis dix ans ; c'est le 5 avril 1927 que la Cour d'Assises du Rhône le condamne à quatre ans de prison et dix ans d'interdiction de séjour.

Depuis l'affaire du boulevard Eugène-Réguillon, on sait que les deux bandits, qui font équipe, cambriolent à peu près chaque soir dans toute la région.

Déjà, le 13 février, vers six heures du soir, ils avaient failli être pincés. L'inspecteur Froget, de la police de Vienne (Isère), qui ne les connaissait pas, avait flairé des personnages louches. Il les aborda résolument et leur demanda leurs papiers. Les deux hommes avaient sorti leurs revolvers et le policier, malgré son courage, étant seul, n'avait pu utilement intervenir. Les bandits avaient sauté dans une auto — volée évidemment — qui les attendait près de là et avaient disparu. M. Froget avait certainement évité ce soir-là un ou plusieurs cambriolages à ses concitoyens. Et lorsqu'on lui présenta par la suite les photos de « Petit Louis » et de « La Gorge », il les reconnut sans hésiter.

Le 29 avril, les inspecteurs Toullieux et Desgrand, de la brigade Bugnon, de la Sûreté lyonnaise, se trouvent nez à nez avec eux dans le café de Mme Reynier, 19, rue Creuzet, toujours à la Guillotière. On a reproché quelquefois aux policiers de sortir trop facilement leurs armes ; ils eussent été bien inspirés ce jour-là. Ce furent Pinet et Corgier qui tirèrent leurs brownings. Les deux inspecteurs tenus en respect, sachant que le moindre geste leur serait fatal sans aucun profit, levèrent les mains et, la rage au cœur, laissèrent partir les deux compères. Sur le seuil, avant de sortir, l'un d'eux disait encore :

— Si tu bouges, on te fusille !

Mais ces tragiques aventures n'étaient que menus hors-d'œuvre à les comparer avec l'affreux drame du 6 mai.

M. Paul Reymond, né le 23 octobre 1900, à Saint-Romain-au-Mont-d'Or (Rhône) et sa femme, née Lucie-Andrée Coulon, le 11 juin 1906, à Andrésy (Seine-et-Oise), exploitant un magasin de droguerie, 2, rue de Thizy, à Villefranche-en-Beaujolais (Rhône), habitaient au premier étage d'une coquette maison, 23, rue Pierre-Berthier.

# LES ÉC JANG



**A Villefranche-sur Saône, les époux Raymond tués après une lutte sauvage. - Au centre : les victimes le jour de leur union. A droite : la pièce où se joua le drame**

Ils occupaient un appartement dont toutes les pièces ouvraient sur un vestibule central. Une imposte donnait sur le toit d'un appentis, derrière la maison.

Le soir du 6 mai, vers dix heures et quart, M. et Mme Raymond venaient de s'endormir. Dans la pièce voisine, leur fille, Jeannette, âgée de sept ans, reposait dans son petit lit. Tout à coup, un fracas de verre brisé. M. Raymond, réveillé en sursaut, se lève d'un bond, en pyjama.

Il va vers la petite pièce servant de débarras, dans laquelle ouvre l'imposte ; un homme se dresse devant lui. M. Raymond a un revolver dans le tiroir de sa table de nuit ; il n'y pense pas ; son premier réflexe est de se jeter à la gorge du malfaiteur.

L'intrus est armé d'une pince-monseigneur dont il se sert comme d'une massue. Mais M. Raymond est un adversaire avec lequel il faut compter ; n'a-t-il pas failli décrocher le championnat de France de gymnastique pour lequel il a été classé second ? C'est une lutte sauvage ; M. Raymond a sa femme et sa fille à protéger ; l'agresseur, lui, veut sauver sa liberté.

Voici un nouvel adversaire sur lequel il n'a pas compté : Mme Raymond est accourue au bruit de la lutte ; elle cherche maintenant, elle aussi, à maîtriser le bandit, tout en criant : « Au secours ! On nous assassine ! » Alors, l'homme sort son revolver ; six détonations. M. Raymond s'écroule, atteint de trois balles ; sa femme, touchée elle aussi, s'effondre sur le plancher. Et cette fois encore, le sanguinaire malfaiteur se perd dans la nuit.

L'alarme est donnée. M. Vachino, propriétaire du garage situé au rez-de-chaussée, arrive, se rend compte de l'horrible scène, téléphone au médecin, à la police. M. Raymond a été tué sur le coup. Mme Raymond est atteinte dans la région du foie ; son état est désespéré. La petite Jeannette n'a rien entendu ; elle se réveillera gentiment le lendemain matin, toute surprise de ne pas voir ses parents auprès d'elle.

Tous deux sont maintenant enterrés côte à côte dans le petit cimetière de Fontaines-sur-Saône où vit M. Raymond père.

Dès les premières heures de l'enquête, les soupçons se précisèrent. M. Vattard, commissaire, et M. Dubois, inspecteur de la police mobile de Lyon ; M. Gauche, commissaire de police de Villefranche, recueillirent des témoignages et relevèrent d'utiles indices. En premier lieu, on ramassa le chapeau de l'agresseur, sans initiales, mais portant la marque d'un chapelier lyonnais.

Le fugitif avait laissé tomber, dans sa fuite, sur le toit de l'appentis, quelques cigares, marque Lutetia. Or, ces cigares avaient été volés quelques instants auparavant chez un négociant en bois voisin, M. Petitjean-Corcial. C'est, d'ailleurs, à peu près tout ce que les malfaiteurs avaient trouvé chez lui.

On avait maintenant la certitude que le crime avait été commis par des malfaiteurs professionnels. Ils étaient deux : l'agresseur, et un complice resté au dehors, que des témoins virent s'enfuir à bicyclette avec lui.

Les policiers, travaillant sans relâche, établirent que Pinet et Corgier « travaillaient » dans la région. Ils avaient cambriolé la veille ou l'avant-veille à Trévoux, à Parcieux, et quelques jours auparavant à Rive-de-Gier où ils s'étaient emparé de la bicyclette d'un agent de police.

Les photographies, les signalements de Pinet et Corgier sont maintenant diffusés de toutes parts.

Louis Pinet mesure 1 m. 63, est de corpulence moyenne, a de petits yeux gris perçants qui semblent bridés comme ceux des Asiatiques, en raison de menus tatouages à la commissure externe des paupières, teint bronzé, complet foncé. Une forte cicatrice en creux de deux centimètres sur un centimètre à la partie droite du menton, le fera facilement reconnaître.

Voilà pour les principales caractéristiques visibles. Mais pour son identification, les tatouages sont bien plus précieux. « Petit-Louis » en est particulièrement chargé. En voici le détail :

Au bras gauche : un croissant, deux têtes de femmes avec les initiales M. O. V. (ce qui veut dire « Mort aux vaches »), un poignard et les signes 4 P C P P L V (« Pour la vie »).

Au bras droit : B 3, nombreux petits points, cœur traversé de deux flèches, une tête de femme avec l'inscription « A Nanot », une hirondelle, un cœur, une étoile à huit branches avec trois points à chaque branche, un demi-bracelet au poignet, une tête de disciplinaire avec ces mots : « C'était fatal. Dieu l'a voulu. »

Au ventre, une tête de femme.

A la poitrine, deux têtes de femmes encadrant les initiales P. D. V.

Sur l'omoplate gauche, une femme nue étendue sur un divan.

**Avec ses huit condamnations, et ses nouveaux méfaits, Pinet s'avère le type même du redoutable bandit.**



**A Lyon encore, le brigadier Dodart fut blessé par deux cambrioleurs d'un coup de feu. Il faillit succomber.**

Enfin, au haut du front, à gauche, tout près des cheveux, un cafard.

Beaucoup plus bref est le signalement de Corgier : taille 1 m. 72, cheveux châtain grisonnants, complet foncé, chapeau mou de couleur sombre.

Les habitants de la région lyonnaise qui vivent dans des maisons isolées ou des quartiers excentriques, surtout entre Villefranche et Trévoux, ne dorment pas tranquilles.

Maintenant, les deux hommes sont bien plus dangereux encore. Que sont-ils devenus ? Le bruit court qu'ils n'ont pas d'amis et sont tenus à l'écart même par le « milieu » où la loi est impitoyable. On accuserait Pinet d'avoir arraisonné la régulière d'un copain pendant que celui-ci était en prison. Indélicatesse qui ne se pardonne pas.

Les deux bandits sont donc livrés maintenant à leurs propres ressources. Ils ne doivent pas avoir beaucoup d'argent. Ce sont des brutes dans les deux sens du mot, aussi bien pour l'inintelligence que pour la violence impitoyable.

Mais la plupart du temps, ils ne tirent que maigre profit de leurs méfaits : chez M. Petitjean-Corcial, ils passent à côté d'argent et d'objets de valeur pour ne prendre qu'un revolver et un étui de cigares — qu'ils perdent d'ailleurs peu après.

Partout où ils auraient une occasion de trouver une somme importante, ils sont dérangés ou bien ils passent à côté sans la voir.

Maintenant, ils vont avoir faim. Il leur faudra à tout prix sortir de leur cachette, recommencer à voler mais, cette fois, sans avoir le loisir de préparer leurs coups. Et, comme le dit le commissaire Vattard, « ils travaillent à l'œil, maintenant ». Quels que soient leurs crimes à venir, ils ne risquent rien de plus que le châtiement qui les attend actuellement, s'ils sont pris. Ils sont armés et prompts à l'attaque. Les policiers doivent allier la vitesse à la prudence. Mais où chercher ces fauves déchaînés ? On se trouve à la période où il y a trop de pistes signalées, et sans doute aucune sérieuse. De braves gens téléphonent à la sûreté de Lyon, à la mobile, aux gendarmeries. On voit partout en même temps les dangereux personnages ; les cerveaux s'échauffent.

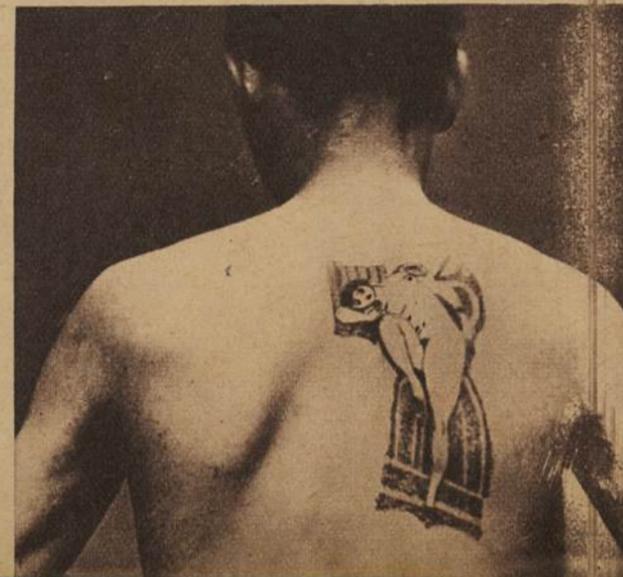
Le drame de Villefranche a fait encore une victime, à qui l'on ne songeait guère : la mère de Pinet. La pauvre femme gagne honnêtement sa vie dans une fabrique de pâtes alimentaires à Lyon. Depuis qu'elle sait son fils coupable du double crime, elle sanglote nerveusement et ne parle que de se jeter à la Saône. Un matin, à son travail, elle s'est frappée à la poitrine d'un coup de couteau. Blessure peu grave mais qui l'a néanmoins fait admettre à l'hôpital Edouard-Herriot.

Vite. Qu'on en finisse avec ce cauchemar. Et sans trop de dégâts.

J. BARRAUD.

La mise en page de ce numéro est de J. G. SÉRUIER.

Le corps de Pinet est richement décoré de tatouages où se retrouvent les formules chères au « milieu ».



**MEURTRIERS  
PLANTS**



# DETECTIVE

Directeur  
Marius LARIQUE

## L'ÉTRANGE CADAVRE

"DÉTECTIVE"

peut, seul, présenter aux chercheurs d'énigmes la photo de M. Dandé, l'expert-comptable dont on vient de retirer le cadavre du canal de l'Ourcq (Lire, page 5, l'enquête de Noël PRICOT)